



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

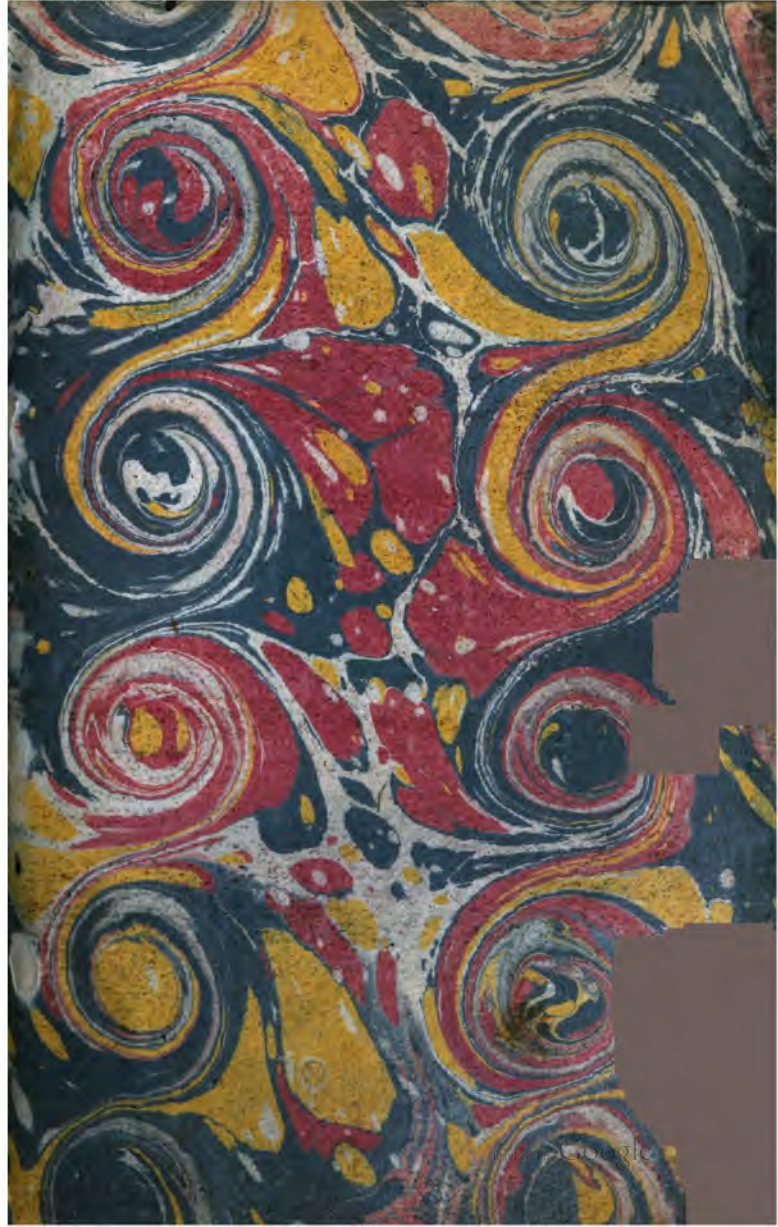
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





J9

BCU - Lausanne



1094840994

Digitized by Google

TRADUCTIONS
QUI PEUVENT SERVIR DE SUITE
AUX POËSIES
DE
M. HALLER.

SECONDE PARTIE.



BERNE,
AUX DÉPENS DE LA SOCIÉTÉ. ①

CHEZ ABR. WAGNER FILS.
1760.

A2
7283
/2

A V I S.

Les quatre Traductions suivantes ne sont pas de la même main que celles de la première partie du présent Recueil. Nous les avons tirées du premier Volume du Choix littéraire de Genève, page 174.



TRADUCTIONS
QUI PEUVENT SERVIR DE SUITE
AUX POÉSIES
DE
M. HALLER.

I.

*SUR LA GUÉRISON APPARENTE
DE MARIANNE. (a)*

PÉNÉTRÉ de la plus vive douleur, j'ai vu
la mort s'avancer vers MARIANNE. Cha-
cun de ses regards annonçoit plus de souf-
france ; chaque fois qu'elle respiroit , je sen-
tois redoubler son angoisse. Un torrent de
larmes , qui découloient de mes tristes joues,
arrosaient le sein de ma chère épouse. Inquiet,
alarmé, je la ferrois fortement entre mes

(a) M. HALLER composa cette Ode, dans un moment d'es-
pérance qu'il conçut du rétablissement de son Epouse.

Aij

4 *Pièces pour servir de suite*

bras , pour l'arracher au trépas , dont elle étoit toujours plus menacée. Mon désespoir, encore combattu par un léger rayon d'espérance , me fit tourner enfin mes regards vers le Ciel , qui me punissoit.

« FAUT-IL donc que je la perde , m'écriai-
» je , elle que j'ai tant & uniquement aimée !
» Si elle m'étoit enlevée , quel bien me resteroit-il ? Le Ciel veut-il punir des sentimens qu'il prescrit , & qu'il fait naître lui-même ?

» DES larmes sincères n'ont-elles aucune
» vertu ? Mes soupirs ne pénètrent-ils pas jusqu'à toi , grand Dieu ! Ta sagesse condamne
» mon désir : tu veux me détacher du monde , dans lequel un seul objet me paroissoit
» digne de mon affection.

» SEIGNEUR , ta volonté sainte s'exécute
» infailliblement. Au sein de la douleur ,
» j'adore tes sages décrets. Mais tu daignes
» aussi prêter l'oreille à nos supplications :
» fais-moi donc éprouver cette faveur , que
» ceux qui t'invoquent avec un cœur pur
» ont si souvent obtenue ».

L'ÉTERNEL exauce nos requêtes, quand elles sont ardentés & humbles. Je dis, & soudain un espoir inattendu fit briller la lumière dans mon ame sombre. Les flots bruyans de mon angoisse se calmèrent. Un Consolateur puissant fit entendre cette voix au fond de mon cœur consumé de détresse :

« CELUI qui fait ce que lui prescrit l'Être »
» suprême, qui n'ayant d'autre volonté que »
» celle de son Dieu, souffre, sans murmurer, »
» les maux qu'il lui dispense, & baise la main »
» qu'il voit levée pour le punir ; au lieu des »
» larmes qu'il croyoit répandre, n'aura que »
» des sujets de triomphe & d'actions de »
» graces. »

IL vint cet homme, que Dieu avoit choisi pour être un instrument de sa bonté ; son œil pénétrant découvrit d'abord la véritable cause du mal. Le feu qui bruloit dans les veines de MARIANNE, fut aussi-tôt éteint ; le venin caché & violent, qui corrompoit les sources de la vie, fut dissipé ; elle reprit des forces, elle jouit de quelque repos. Une douce fraîcheur ranima ses membres affoiblis.

6 *Pièces pour servir de suite*

Ses yeux presque éteints revirent encore la lumière. Elle reconnut le monde ; elle reconnut son époux.

PERE tendre , quand les hommes t'invoquent , tu leur fais sentir les effets de ta bonté. Ne permets pas que ton amour nous porte à multiplier le nombre de nos crimes : que la vie de ma chère épouse , qui est un présent de ta bonté , produise en moi les fruits d'une juste reconnaissance , d'une entière fidélité : que je ne m'en réjouisse jamais , sans élever vers toi mon cœur.

II.

Sur la mort de MARIANNE.

CHER & digne épouse ! s'il m'est encore permis de t'appeller de ce nom ; je sçais que tu es entièrement à l'abri de toute affliction , de tout sujet de tristesse : cependant , si l'Astre qui nous éclaire , répand ici-bas ses rayons , tu peux aussi , du séjour de la félicité , jeter un regard favorable sur le cœur d'un époux fidèle.

LE monde veut que je t'oublie ; c'est un affront que l'on fait à mon cœur , & qui retombe sur toi. Un cœur qui t'a possédée , pourroit-il s'ouvrir à quelqu'autre joie ? On nous offense l'un & l'autre , en voulant interrompre ma douleur.

Vous ne blâmeriez point mes larmes , gens du monde , si vous sçaviez , ce que c'est que des flammes bien pures ; mais peu connoissent le véritable amour. Les agrémens le font naître , la vertu l'entretient & le consacre : ce n'est point une passion fougueuse ; ce n'est point un esclave de la volupté ; ton amour pour moi consistoit à dissiper mes chagrins , à m'aider à les supporter ; mon amour pour toi consistoit à priser mon bonheur , à chercher à payer de retour tous tes tendres sentimens.

HEUREUSES années que nous avons passées ensemble , & qui vous êtes , hélas , si rapidement écoulées ! Si je pouvois seulement rappeler les tems d'adversité que nous avons eus pendant notre union ! Comme des colombes qui fuient le mauvais tems , nous

8 *Pièces pour servir de suite.*

cherchions du repos dans de doux amusemens ; nous goûtions du plaisir au sein même de la douleur : c'étoit alors que nous avions les plus fortes preuves de notre tendresse mutuelle.

O Berne ! ô ma patrie ! ô paroles si propres à exciter une tendre douleur , un plaisir mêlé de crainte : image flatteuse d'un séjour que je chéris , & dont l'idée renouvelle en mon cœur les traces des plus doux transports ! restez avec moi , rappelez-moi cet instant , où elle me tendit une main tremblante. Mais c'est en vain que je vous cherche ; vous avez disparu ; je reste seul ; un tombeau la dérobe à mes regards ; un tombeau , au printems de tes jours ! le sang le plus pur , le plus vif , couloit encore dans tes veines. Oui , on l'a enlevée à mes regards ! Voici le temple où elle repose ; voici le monument où j'ai gravé mes douleurs. Quelle horrible solitude ! quelle affreuse tranquillité règne dans ces lieux ! O c'est ici , dans ce sépulchre même , que je veux terminer mes peines.

OUI, éloigné de tout ce que l'on peut aimer, de tous ceux que le sang & l'amitié rendent dignes de notre attachement ; ici , où il ne me restoit que toi ; ici sera désormais ma patrie : ici, où aucun ami ne me regrettera , où je n'ai plus rien à moi que ta tombe, ici sera mon monument à côté du tien, vers lequel mon destin m'entraîne.

III.

Sur la mort de sa seconde FEMME.

J'AI gardé trop long-tems le silence. Trop long-tems, ma chere ELISE, je n'ai arrosé ta tombe que de larmes muettes. Ecoute enfin mes tristes accens : je ne veux point les faire entendre à d'autres qu'à toi. Ma complainte fera secrette & fidèle, comme l'étoit notre amour. Mais quoi ! le monde blâmeroit-il ma juste douleur ? N'ai-je donc fait qu'une perte légère ? D'autres que moi doivent-ils pleurer ce funeste trépas ? Oh ! faites-moi seulement connoître un malheur tel que le mien, & vous pourrez me contester le droit de répandre des larmes.

LIVRÉ à un repos qui me pèse, à une tranquillité insupportable, je passe les jours entiers dans un chagrin lugubre. Dénué de tout espoir, je ne puis recevoir de consolation : ma volonté même s'y refuse. Mon cœur se déteste lui-même, dès qu'il n'est plus agité. Ennemi de tout ce qui sert à dissiper la tristesse, ne goûtant que la solitude dans laquelle il se renferme, il n'est content, que lorsque sa douleur est extrême, que lorsqu'elle peut avoir un libre essor, & s'exhaler sans contrainte en pleurs & en sanglots.

MES soupirs, ma chère ELISE, parviennent peut-être jusqu'à toi. Mon affliction, qui me trahissoit, fut la première qui te découvrit le danger de ton état. Tu vis ma douleur, & tu contraignis tes larmes ; car mes maux te touchoient plus que les tiens. Pendant que je pouvois encore te serrer dans mes bras, la crainte du malheur dont j'étois menacé, faisoit déjà fondre mon cœur de détresse ; & maintenant qu'il a fallu te perdre pour jamais, maintenant que mes maux sont désespérés, quelle n'en doit pas être l'amertume & l'horreur !

Tu le connois ce cœur ; tu sçais comme il aime : satisfait de toi seule , dédaignant tout autre plaisir , ne se partageant jamais , n'associant jamais un cœur étranger à celui auquel il se donne. Tu sçais avec quelle force j'ai ferré moi-même les nœuds qui m'unissoient à toi ; comment sans toi tout me manquoit ; que seule tu pouvois adoucir ces momens où tu t'affligeois de mes peines , & où tes douleurs faisoient aussi les miennes.

JE trouvois auprès de toi des conseils salutaires. Unique témoin des avantages dont la Providence me faisoit jouir , fidèle à en ressentir la joie la plus vive , tu faisois naître chez moi une douce satisfaction. Je la prisois infiniment plus que toute autre félicité , que toute autre gloire : & lorsque le chagrin avoit abattu mon ame ; empressée à me consoler , à prendre part à mes peines d'une manière touchante , tu me soulageois , en me plaignant avec tendresse. Je condamnois ma douleur , dès que je m'appercevois qu'elle causoit ton affliction.

LE bonheur doux & tranquille dont j'ai

joui, n'a été qu'un plaisir de quelques instans. Il a passé aussi rapidement que la fraîcheur d'une nuit d'été. Il n'a laissé aucune trace après lui. Il s'est dissipé comme le songe d'un indigent, qui, pendant un court sommeil, se croit élevé au rang des monarques. Maison délaissée, appartement où je logeois autrefois avec tant de plaisir, & dans lequel mon inquiétude me chasse à présent de place en place, montrez-moi son image, rappelez-moi continuellement qu'elle marchoit, qu'elle s'afféioit, qu'elle reposoit ici.

C'EST ici que ton fils, ta vive image, reçut, hélas! tes derniers embrassemens. Enfant de l'amertume & de la douleur (a), que j'ai payé cher sa courte vie! C'est ici, que d'une voix éteinte & entrecoupée, tu dis: Je meurs, que deviendra mon cher époux? C'est ici qu'une angoisse subite te fit perdre la parole & la respiration. Il ne me resta plus de ta tendre affection, que ton dernier regard que tu tournas encore vers moi.

(a) Il ne vécut que six mois.

QUEL cœur que le sien ! précieux, inestimable, la fidélité & la bonté formoient son caractère. Interrogez ma patrie, interrogez ces lieux éloignés, où elle a été transportée ; son premier regard lui soumettoit tous les cœurs. Il promettoit beaucoup, & l'on trouvoit infiniment plus encore. Jamais cette envie qui se trouve flattée par les défauts d'autrui ; jamais aucune étincelle d'ardeur pour de frivoles plaisirs ; jamais cette fierté trompeuse, qui contrefait la vertu pour en usurper la gloire ; jamais aucuns germes d'avarice, ne furent apperçus dans cette ame pure.

UNE passion vague, qui ne s'attache pas à un objet digne d'être aimé, ne procure qu'une volupté fade, qui ne flatte que les sens. Ainsi s'allument aisément les foibles feux d'un amour ordinaire, que de légers soupirs éteignent bien-tôt après la mort. Pour moi, de tous les êtres du monde, je n'aimois que toi seule : je ne cherchois ni le rang, ni la fortune, ni le plaisir ; je ne voulois que ta personne ; je t'aurois choisie sur tous les objets de la terre ; & si, à présent encore, l'uni-

vers entier étoit à ma disposition , je ne balancerai pas à te donner la préférence.

MAIS tu habites maintenant un séjour où je dois paroître bien petit à tes yeux , où l'on n'aime rien qui soit au-dessous de Dieu , & d'où peut-être , par une simple pitié pour moi , tu laisses encore tomber un regard sur la terre ; un séjour , où la béatitude parfaite a englouti ce bonheur momentané , cette félicité puérile , accordée aux foibles mortels ; un séjour , où l'esprit , parvenu à sa maturité , souverainement élevé au-dessus de la sphère des desirs , voit ce qu'il croyoit , & jouit de ce qui faisoit l'objet de ses espérances.

 IV.

*Sur le mariage de S. E. M. STEIGUER ,
Avoyer de la République de Berne.*

1735.

ROMPONS le silence , ma Lyre , & dans ce jour si digne des Muses , renouvelle tes accords : que mes chants soient animés ; que tes sons mélodieux puissent faire les délices

de la postérité. Ce n'est point un dessein médiocre que j'ai conçu ; des accens qui partent du cœur , des accens qui pénètrent le cœur , font les seuls que je médite : enflammé d'une noble ardeur , je veux remplir d'un enthousiasme sublime les ames mêmes les moins sensibles.

J'ENTREPRENS de chanter, ILLUSTRE STEIGUER, ce que dit aujourd'hui de vous tout un peuple ; ce que nos neveux diront encore après nous , si j'en dois croire mon cœur. O si je pouvois , sur les aîles de Pindare , porter à l'immortalité la gloire de votre nom , comme celle de tous les vrais héros ; que votre patrie seroit satisfaite , de vous voir occuper une place parmi les VALERE & les PAUL EMILE !

JE le dirai , & je ne craindrai point de rendre suspecte ma sincérité ; cette sagesse si utile à vos concitoyens , ce talent admirable de vous énoncer avec une élégante précision ; les graces d'une vertu douce & tendre , qui vous gagnent les cœurs de vos ennemis même , cette connoissance profonde des intérêts

16 *Pièces pour servir de suite.*

de l'État, toutes les qualités de votre esprit & de votre cœur demanderoient un plus grand théâtre, pour briller dans tout leur éclat, & pour attirer sur vous les yeux de tout l'univers.

LE Ciel se montre favorable aux ames grandes, extraordinaires; il les comble de ses dons. Toutes les marques auxquelles on peut les reconnoître, se trouvent en vous. Sa main puissante s'est manifestée à votre égard; vous faisant passer successivement par tous les grades, elle vous à conduit, depuis l'emploi le moins distingué jusques sur le trône. Voilà le véritable honneur, le seul qui soit digne d'envie; il est la juste récompense des actions qu'on ne doit qu'à soi-même.

CÉPENDANT, tout cet éclat extérieur, qui environne ceux qui sont à la tête de l'État, n'est qu'une vaine pompe, qui cache une misère réelle. Le cœur reste vuide, & ne sçauroit jouir d'aucun repos, tant que l'amitié fidèle ne lui fait pas goûter ses douceurs. Un Prince, qui se sacrifie pour le bien de son peuple, est le seul qui ne retire aucun fruit de

de ses soins vigilans & de ses peines. Mortel infortuné ! si une tendre affection n'est pas le refuge de son ame, & n'en tempère pas les inquiétudes par le plaisir de bien faire.

POUR vous, qui consacrez au salut de l'Etat une vie de travaux pénibles, dans peu vous ferez un exemple éclatant d'un bonheur justement mérité. Si le fardeau des soins que demande la patrie repose principalement sur vous ; si l'activité, si les veilles continuelles ont fait jusqu'à présent votre unique apanage ; le destin ordonne maintenant que le pere de notre félicité partage enfin nos plaisirs. Un sang illustre qui ne compte plus ses ayeux ; un esprit en qui l'enjouement & la bonté, la vivacité & la décence sont réunies ; un cœur qui ne veut s'occuper que de vous, & dont l'amour tendre vous ouvre une source pure de délassement & de repos ; une épouse enfin, qui s'est trouvée digne de vous ; c'est celle que le Ciel vous a choisie, sur laquelle il a aimé à répandre les agrémens en votre faveur.

HEUREUX CEUX qui se rendent dignes de

B

leur prospérité ! Ils ne craignent aucun revers ; le Ciel fait reverdir leur vieillesse , & accorde leur bonheur aux désirs de leurs concitoyens. O si vous pouviez lire dans les cœurs , & voir les vœux ardents que l'on fait pour votre conservation , pour votre félicité ! si vous pouviez voir la joie muette qu'excite cette journée dans l'ame de tant d'orphelins ! Ce sont eux , **ILLUSTRE STEIGUER** , qui depuis plusieurs années , font reposer sur vous une bénédiction qui va se renouveler sur votre postérité.

O que cet œil vigilant soit encore longtemps ouvert sur nous , & qu'il puisse ne prévenir que bien tard son affoiblissement , ne fuir que bien tard le tumulte des affaires ! Pourriez-vous voir encore fleurir parmi nos enfans la liberté & l'aimable paix ! Tant de services , tant de vertus méritent une seconde jeunesse , font dignes de la reconnoissance de plusieurs âges. Votre État , votre peuple , qui vous vénèrent , sentent tout ce qu'ils perdroient , en vous perdant ; & jaloux de vous posséder , ils refusent de vous laisser jouir des biens de l'éternité.

*VERS adressés à M. HALLER par Madame
DU BOCCAGE.*

O Toi, que la France a connu
Comme un Philosophe sublime,
Mais que notre esprit prévenu
Croyoit ennemi de la rime ;
Tu fus le premier des Germains,
Qui, marchant sur les pas d'Horace,
Nous appris, par tes tons divins,
Que ces fils du Dieu de la Thrace
Cultivent les fleurs du Parnasse.
Envain les Grecs & les Romains
Placèrent ce mont en Phocide ;
Phébus fuit ce roc escarpé ;
Aux sources du Rhin il préside ;
Et les beaux vallons de Tempé
Sont aux lieux où tu reçus l'être.
Le siècle d'or y doit renaître :
Là tes Bergers à l'unisson,
Te prenant pour leur Apollon,
Sur les Alpes t'ont fait un temple.
Souffre qu'une Muse sans art,

B ij

20 *Pièces pour servir de suite*

HALLER, imite leur exemple :
La Seine, qui d'un doux regard
Honora **MILTON** sur ma Lyre ;
Sensible aux charmes de tes chants ;
Au nom d'un Peuple qui t'admire,
Par mes mains t'offre son encens.



LA place suivante étoit destinée à une Imitation assez littérale de la Doris de M. HALLER, insérée dans le Mercure de France, Février 1759. La pièce est signée par M. de Malomon, Capitaine dans le Régiment de Hor... Mais ayant lû la nouvelle Imitation en vers, adoptée par M. FRÉRON, dans le 6. Vol. de l'Année Littéraire 1759. pag. 233. nous lui avons, sans peine, donné la préférence. M. DUCLOS, Capitaine d'Infanterie, attaché à la Cour de M. le Duc de Deux-Ponts, en est l'Auteur. Il a la bonne foi d'indiquer son original, ce que M. de MALOMON avoit négligé de faire.



D O R I S.

PHœvus vient de finir sa brillante carrière ;
 Dans les bras de *Théïs*, il éteint sa clarté ;
 Une légère obscurité
 Règne sur ce vaste hémisphère ;
 Tout goûte le repos & la tranquillité.



Avec pompe , avec majesté ,
 La Lune annonce sa lumière ;
 Et du haut de son char transparent , argenté ,
 Elle sourit à la Nature entière.



Viens , suis mes pas , ô ma chère *Doris* !...
 Seconde mon impatience.
 Rends-toi sous ces myrtes fleuris ;
 Viens m'enchanter par ta présence.
 Ne crains rien d'aucun œil jaloux ;
 Nous sommes seuls ; l'Amour veille pour nous ;
 La nuit te répond du silence.



Le sombre verd de ces arbres épais ,
 Du Zéphire amoureux le léger badinage ,
 Du rossignol plaintif le séduisant ramage ,
 Le parfum de ces fleurs , cet air tranquille & frais ,
 Vont porter dans nos cœurs les plus puissantes flammes.

Mille tendres désirs occuperont nos ames :

O *Doris* ! qu'il est doux de rêver à ses feux !....

Que loin du bruit & des allarmes

Les plaisirs s'offrent à nos yeux

Avec des traits remplis de charmes !....



Dis-moi, *Doris*, dans ces instans

Où t'on ame inquiète, émue,

Semble souffrir une peine inconnue,

Quels sont tes secrets sentimens ?

Ta crainte me paroît extrême !

Que peux-tu redouter dans les bras d'un amant ?

Hélas, si tu m'aimois, *Doris*, comme je t'aime,

Tu ferois ton bonheur suprême

De cet agréable moment,

Quelle importune idée & t'occupe & t'agite ?

Crains-tu de trop hâter notre commun bonheur ?

Mes transports, mes soupirs, allarment ta pudeur ;

Tu trembles, ta vertu s'irrite ;

Sur ton front se répand une aimable rougeur,

Et l'agitation de ton sein, que j'adore,

Indique cent fois mieux encore

Le trouble, qui règne en ton cœur.

Surmonte un préjugé fevère ;

Crois-tu qu'aux immortels tes feux puissent déplaire ?

Un amour innocent ne les offense pas.

Ah, *Doris*, t'auroient-ils accordé tant d'appas,

S'ils eussent dû jamais exciter leur colère !



Suis la nature , ose écouter l'amour ;
 Tu vas voir augmenter tes charmes.
 Déjà tous les bergers de ce riant séjour
 A tes attraits viennent rendre les armes.
 Le feu , qui part de tes beaux yeux ,
 Doit à l'amour tout son empire ;
 Il ne te faudroit qu'un sourire
 Pour te soumettre tous les Dieux.



Quel plaisir trouves-tu dans ton indifférence ?
 Eh quoi ! peux-tu craindre d'aimer !
 Douterois-tu de ma constance ?
 Non , tu sçus trop bien m'enflamer.
Doris , à t'adorer sans cesse ,
 Je mets mon souverain bonheur ;
 Ma fortune est dans ma tendresse ,
 Tous mes trésors sont dans ton cœur.



Crois-moi , *Doris* , aimer est le bonheur suprême
 Que l'homme , hélas , cherche si loin !
 Il s'agite , il se donne un inutile soin ;
 Ce bonheur est d'aimer & d'être aimé de même.



Ah ! si , bannissant ta fierté ,
 Tu pouvois à la volupté
 Te livrer un jour sans partage ;
 Si je te faisois une image

Des plaisirs que l'Amour offre aux tendres Amans ,
Ton cœur bientôt gémiroit des instans
Où tu fuyois un si tendre esclavage !



Quand embrasés des mêmes feux
Dans un bocage épais , asyle du silence ,
Une Belle permet quelques vols amoureux ;
Quand elle n'oppose à nos vœux
Qu'une timide résistance ,
Qu'une agréable violence ;
Ah , ma chère *Doris* ! que nous sommes heureux !
Les yeux distraits d'une Belle craintive ,
Sa voix mourante & fugitive ,
Ses pleurs , que le plaisir & prépare & produit ,
Rendent la volupté plus sensible & plus vive.
Mais quelle image me séduit !
Ce qui vient d'échaper à ma bouche sincère
Est moins qu'une esquisse légère
De ces félicités , de ces plaisirs parfaits ,
Que goûtent deux cœurs satisfaits
Dans ces paisibles solitudes.
Amoureuses inquiétudes ,
Ravissemens dignes des Dieux ;
En vain voudrois-je vous décrire !
Le cœur peut à peine suffire
Pour sentir vos transports heureux.



Tu vas , belle *Doris* , fixer l'Amour volage ;

26 Pièces pour servir de suite

Charmer tous les esprits , enflamer tous les cœurs :

Des Légions d'adorateurs
Ajouteront à l'étalage
De leur martyr douloureux ,
L'un, l'éclat d'illustres ayeux ,
L'autre, le frivole avantage
D'un riche & brillant héritage :
Tel, par des vers harmonieux ,
Te chantera son esclavage.



Moi, je n'ai qu'un cœur amoureux ,
Qu'un cœur tout rempli de tes feux ,
Qui t'aima toujours sans partage.
Je ne saurois t'offrir qu'un commode hermitage.
Si tu viens l'habiter ; ma cabanne à mes yeux
M'offrira l'agréable image
De l'Olympe , où regnent les Dieux ;



Tu te troubles, *Doris* ! Couronne ma constance ;
Tes larmes , tes regards distraits & languissans
Vont-ils combler mon espérance ?
Touché-je à ces heureux momens ?
Doris , tu ne dis rien ?... ah ! j'entends ton silence !



L'ODE qui suit , est de feu M. le Chevalier de VATAN, Cornette de la seconde Compagnie des Mousquetaires , mort le 2. Janvier 1757. avant d'avoir achevé 25. ans. Il s'étoit attaché à la partie des affaires étrangères, & promettoit de devenir un profond Politique & un habile Négociateur. La mort le surprit au commencement d'un long voyage dans les Cours du Nord. Les Auteurs du Conservateur ont inséré cette pièce dans le mois de Juillet 1757.

Nous la donnons ici d'après une copie manuscrite un peu différente. Dans un avis qui la précède, l'Auteur nous apprend qu'il composa cette Ode, pénétré de douleur de la mort d'un de ses Amis, & tout ensemble échauffé de la laborieuse explication du fragment de M. HALLER. Il la donne pour une Imitation fort libre; plutôt pour un ouvrage composé dans la manière de M. HALLER, que pour une traduction de son ouvrage. Quand je n'entendois pas la pensée de l'Auteur, dit M. de VATAN, je pensois d'après MOI. Il nous semble qu'il l'entendoit par-tout.

28 *Pièces pour servir de suite*

Nous observons , avec regret , que cette traduction , toute sublime , n'embrasse qu'une partie de l'Ode de M. HALLER ; Et qu'elle n'est par conséquent que le fragment d'un fragment.





L'ÉTERNITÉ.

O D E.

LIEUX sacrés, Bois obscurs, dont l'horreur ténébreuse,

D'une frayeur religieuse

Me fait sentir l'infinct nouveau ;

O Bois muets & sourds, dont les retraites sombres (a)

Le morne silence & les ombres

Ne peignent à mes sens que la nuit du tombeau.



Troncs antiques, témoins de l'enfance du Monde ;

Remparts de cette nuit profonde,

Tyrans sourcilleux des forêts ,

Précipices, rochers, hideuse perspective ;

A qui l'Echo triste & plaintive

Fait souvent répéter mes douloureux regrets.



Clair Ruisseau , qui du haut de ces cimes arides ;

Précipitant tes flots rapides ,

Arroses ces tristes côteaux ;

Et baignant lentement la plaine languissante ;

Ne portes qu'une eau croupissante

(a) C'est dans la forêt de Compiègne, près de laquelle est ma terre, que j'ai fait ces vers ; & le paysage est tracé d'après nature.

Dans des marais fangeux , que couvrent des roseaux ,



Rochers , où m'égarant dans de sèches bruyères ,
 Aux cris des oiseaux solitaires
 De mes cris je mêle l'horreur ;
 Effroyables objets , les seuls que je réclame ,
 Par mes yeux portez à mon ame
 Un aliment amer qu'implore ma douleur.



J'ai perdu mon Ami ; son ombre , que j'adore ,
 Autour de moi voltige encore ,
 Et semble entendre mes regrets :
 Mais trop flateuse erreur ! dans un séjour terrible ,
 Sous une chaîne indestructible ,
 L'affreuse Éternité le retient pour jamais.



Malheureux ! il vivoit dans une paix profonde ,
 Ete vain spectacle du monde
 L'amusoit encore aujourd'hui ;
 L'heure sonne , la Mort se lève , & frappe ; il tombe.
 Enfermés sous la même tombe
 Les êtres sont rentrés dans le néant pour lui.



Mais que t'importe, Ami ? Cette nuit homicide ;
 (Qu'on dit couvrir l'abîme vuide....
 . . ou du néant , ou des Esprits ,)
 T'environnant déjà de son ombre stérile ,

T'enlève un désir inutile
De ces sensations dont encor je jouis ;



Que dis-je ? Ce qu'il est , je le serai moi-même ;
Avec une vitesse extrême
Le midi suivit le matin ;
Et peut-être bientôt une nuit trop hative ,
Même avant que le soir arrive ,
Sans espoir d'avenir , va borner mon Destin.



Toi , par qui tout finit , dans qui tout peut renaître ,
A qui tout doit & rend son être ,
Et qui ne dois jamais finir ;
Théâtre du présent , que tu détruis sans cesse ,
Toi , dont la force enchanteresse
Des cendres du Passé fait germer l'Avenir !



Océan dévorant , gouffre incompréhensible ;
O Mer immobile & terrible
De la sévère Éternité !
Assemblage incréé de semences fécondes ;
De tous les Tems , de tous les Mondes
Universel tombeau , principe illimité !



Pour pénétrer au fond de tes Abîmes sombres ;
En vain j'unirai tous les nombres ;
Un jour tu les surpasseras.

32 *Pièces pour servir de suite*
Lorsqu'un Soleil s'éteint, un autre le remplace ;
Devant un troisieme il s'efface ;
Tu restes, tu les vois , & ne les comptes pas.



De tant d'Astres brillans la majesté tranquille
Passe sous ton œil immobile ,
Comme pèrit l'herbe des champs :
Ainsi devant toi l'Ourse & l'Étoile polaire ,
Comme une rose passagère ,
Pour naître & pour mourir , ont brillé deux enfans.



Quand l'Être encor nouveau , dans un ordre sublime,
S'élançant du fond de l'abîme ,
Combattoit encor le cahos ;
Quand les corps se jouant de leur force première ;
Méditoient chacun dans leur sphère
Les loix du mouvement , & celles du repos :



Avant que les rayons de la première Aurore
S'efforçassent de faire éclore
Le Monde encore à peine mûr ;
Et que l'Astre du jour , commençant sa carrière ;
Lançât de son char de lumière ,
Sur la nuit du néant des flots d'or & d'azur ;



Seule alors avec Dieu , dans son sein déjà née ;
Tu n'étois pas moins éloignée

De

De ton magnifique berceau ,
Que tu l'es aujourd'hui , que tu dois toujours l'être ;
Et d'un instant qui t'ait vû naître ,
Et d'un impossible tombeau.



Quand un second néant , détruisant cette masse ;
Ne laissera plus que l'Espace
A la place de l'Univers ;
Quand tout ne fera rien ; que la cause première ;
Détruisant jusqu'à la matière ,
Du Cahos incréé mettra tout dans les fers ;



Quand d'autres Univers , d'autres Cieux que les nôtres ,
Auront encor fait place à d'autres ,
Sujets à la commune loi ;
D'autres Humains , mortels ainsi que leurs ancêtres ;
Les Temps , les Mondes & les Etres ,
Se feront tour à tour présentés devant toi :



Alors jeune toujours & toujours immuable ,
Egalement inaltérable ,
Tu jouiras de ton printems ;
Comme en tes premiers jours de ta fin éloignée ,
Immortelle , indéterminée ,
Toujours également future en tous les tems.





TROIS ÉPITRES

DE M. HAGUEDORN.

I.

SUR LE BONHEUR.

NON, le vrai BONHEUR n'est attaché à aucun état. Le moyen de jouir des rapides instants de cette vie, l'objet le seul digne d'envie, c'est le contentement d'une ame ferme; & cette force, ce courage de l'esprit, n'est pas le présent d'un aveugle destin; il est le lot du Sage.

L'HÉRITAGE & la naissance ne donnent point un cœur bas ou élevé; un Empereur pouvoit être esclave, un esclave porter la couronne. Ce fut un hasard qui, à la honte des roms, plaça Néron sur le trône des Césars, & Épictète dans les fers.

LE vulgaire ne connoît qu'une face des objets. Il ne voit de bonheur, que dans les

careſſes de la fortune. Il vit dans un ſonge continuel; & dans tous les rôles que joue ſa vanité, il nous prête à rire. Semblable à *Tigellin* (a) ou au fils de *Soémis* (b), il obéit avec baſſeſſe, ou regne avec fureur : toujours peuple dans la pouſſière comme ſur le trône, groſſier dans un état, faux & léger dans l'autre, paſſant de l'orgueil à une ſoumiſſion rampante, il eſt plus aveugle encore que ſa fortune, & ne s'appuie jamais ſur la fa-geſſe.

C'EST cependant cette ſeule ſageſſe qui paroît avec la même dignité dans tous les emplois, dans toutes les places. Elle dicte les vers d'*Homère*, & les loix de *Licurgue*; elle confondit par la bouche de *Socrate*, les ſophiſmes des pédans; & au milieu d'une Cour ſuperbe, elle ſuivit *Eſchine* & *Platon*: elle décore un *Eſope* dans l'eſclavage, un *Antonin* ſur le trône; elle accompagne également *Curius* aſſis ſur le char de triomphe, & *Curius* dans ſes rudes champs conduiſant la charrue.

(a) Un des vils favoris de *Néron*.

(b) *Héliogabale*; fils de *Soémis* ou *Sémiamire*.

Qu'est-ce donc que cette SAGESSE si peu commune ? c'est la science de chercher en soi-même le bonheur. Et qu'est-ce que le BONHEUR ? C'est un état de vrai plaisir, de joie durable, que la foule insensée évite avec tant de soin ; fondé sur le sentiment, sur la science, sur la tendance vers la perfection, sur une conduite irréprochable, sur la promptitude constante à diriger ses actions libres vers un but conforme aux devoirs de la nature & de notre état.

LE cœur du Sage n'est-il pas un véritable sanctuaire, une image de la suprême bonté, un autel consacré à sa gloire ? De ce cœur, le fidèle sentiment de l'humanité bannit tous les mouvemens dénaturés d'un intérêt mal entendu. Il est la source de ce courage vertueux, qui ne trahit jamais l'amitié, fait du bien aux ennemis même, aime la paix, la recherche, désarme les fureurs de la discorde, & ne se venge de l'ingratitude que par de nouvelles bontés. Il est la source de la modération dans les souhaits, lorsque tout leur succède ; de l'intrépidité, lorsque tout nous

est contraire ; de l'égalité d'ame , inébranlable dans les revers ; de la vérité dans les discours , & de la vérité dans les mœurs ; du penchant à contribuer au bonheur de tous les hommes , à ne point borner ses vues à ses tems & à ses besoins , à sacrifier volontiers son bien-être à celui de la postérité , & sa vie au salut de la patrie.

VOILA cette prééminence jamais assez révéree , cette majesté de l'ame , cette vraie prérogative de l'humanité. Volupté , richesse , puissance ; ces biens désirés par la foule , la nature ne les refuse pas aux animaux même ,

REDOUTABLE à ses foibles voisins , l'aigle n'étend-il pas son empire dans les airs , & le Requin (a) dans les mers ? Le fier Lion , le roi des animaux , & le Tigre , exercé aux combats , ne sont-ils pas semblables aux *Alexandres* ; des chefs , des héros , des conquérans ? ne s'exposent-ils pas tous les jours à de plus grands dangers , contre des ennemis

(a) Le Requin est un gros Poisson vorace. Le texte parle d'un Poisson nommé l'Épée ou l'Empereur ; il est sans doute indifférent , que le Traducteur ait mis un nom pour un autre , plus susceptible d'équivoque.

plus courageux ? Une coquille ne renferme-t-elle pas souvent plus de richesses que n'en peut dissiper *Polidore*, ou que n'en épargne le pere avare de *Cléon* ? Le triste *Tibère*, plongé dans la débauche, a-t-il jamais trouvé autant de plaisir, que l'amour en fait goûter aux simples moineaux ? & le *Sibarite* est-il couché plus mollement sur ses roses, que l'araignée légère sur des fils tissus par elle-même.

LA force victorieuse, le lot des richesses, tout ce qui flatte & occupe les sens, n'est donc pas donné à l'homme seul. Toutes ces choses peuvent contribuer à son plaisir ; mais destiné à l'immortalité, il doit s'attacher à suivre de plus grands objets.

SANS doute, pensera quelque grand Docteur, accoutumé à mesurer son bonheur par les conclusions de ses démonstrations subtiles, sans doute les attraites des sciences rares & sublimes doivent seuls fixer nos âmes, Moi, je m'occupe à connoître la nature de ces Mondes qui roulent sur nos têtes, à vérifier les soupçons des *Orphées*, des *Epicures*,

des *Brunus* (a), à contempler ces légions de soleils qui couvrent le firmament ; à observer chaque fois qu'une nouvelle étoile se montre , ou qu'une autre disparoît ; à apprécier les découvertes d'un *Flamstëed* ou d'un *Léibnitz* ; à compter le nombre des constellations & à calculer leur grandeur. Je ne suis pas curieux des connoissances à la portée du vulgaire : l'œil d'un Philosophe se plaît à de plus grands objets. Il cherche par quelle loi , dans le plus parfait des Mondes , chaque Planète principale, entraînée par un mouvement elliptique autour du Soleil , son foyer , au travers des tourbillons d'un air subtil , suit constamment sa route ; comment dans leurs sphères opaques renfermant des mers , des terres fermes & des montagnes , semblables à notre globe , ils sont sans doute habités par des hommes capables , aussi bien que nous , de faire des systèmes ; & parmi lesquels , pour le grand bien de leur monde , quelque autre *Wolf* , quelque autre *Newton* , enseignent la Philosophie. C'est avec les plus grandes dé-

(a) Auteurs du système de la pluralité des Mondes.

lices, que je passe des nuits à côté de mes tubes, faisant par moi-même ces découvertes auxquelles un Allemand, un Chanoine même (a), n'a pas craint de sacrifier ses veilles.

EH qui, mon Ami, ne connoît le prix de la science, ses effets utiles, sa gloire immortelle ? mais pensez-vous, que par les vûes du grand Créateur de l'univers nous soyons destinés à n'être que sçavans ? Votre maison, & plus encore votre patrie, n'ont-elles pas droit sur votre activité, sur vos talens ? L'ardent Sirius & le brillant Orion font-ils quelque chose à la liberté de la Germanie, ou au salut d'une ville, ou au bon droit de l'innocence, ou à la punition du crime insolent, ou à l'encouragement de la vertu, ou au bonheur de l'ame ? La charrue grossière, la herse n'est-elle pas plus utile à l'État, que ces tubes propres à découvrir ; soit cette neige de *Cassini*, soit cette terre blanche de *Huygens*, qui couvre la surface éclatante de Jupiter ? *Socrate* s'intéressoit au bien des hommes, quand,

(a) *Copernic.*

avec une sévérité louable, il ne vouloit retenir de l'Astronomie, que les observations d'usage pour l'agriculture & pour la navigation. L'expérience, sans doute, lui avoit appris que l'érudition ne rend pas heureux.

Vous y êtes, s'écriera *Gryphin* : à l'exception du calcul il n'est point de science, point de connoissance qui profite. Mais ce calculateur *Gryphin*, de qui n'est-il connu ? cet homme, à qui vainement les fleurs offrent leur parfum & les bosquets leur fraîche verdure ; & que tout l'éclat du Soleil ne frapperoit point, si, en prolongeant les jours, il ne lui épargnoit le feu & la lumière ; cet homme rapace, accoutumé à regarder comme des demi-Dieux ceux qui créent les espèces ; & à n'admirer que les merveilles opérées par l'or ; accumulé par des peres qui se damnent pour la fortune de leurs fils ; cet homme enfin, qui tantôt étale ses trésors, tantôt s'enterre avec eux, & à la grande joie de ses héritiers, ajoute toujours au lucre de ses prédécesseurs. Non, la contemplation de la nature ; de ce magnifique univers, ne peut

point charmer l'ame d'un Traitant. Tandis que *Gryphin* couve son argent, veillent autour de lui l'avarice misantrope, le soupçon toujours attentif, la fraude inquiète, l'infâme parjure, l'horrible envie, la convoitise des biens du prochain, le désespoir dans le péril, & l'effronterie insensible aux éloges de la modération.

HEUREUX l'homme riche, quand il n'y a point de malédiction ou de honte attachée à ses biens purs ; quand, à couvert du reproche des loix, il peut, dans l'abondance d'une fortune bien acquise, puiser des secours, pour vêtir le pauvre & pour le loger, Je le vois chérir les arts & les nourrir, prêter son appui avec empressement, se faire une habitude de verser le baume dans les playes des affligés, essuyer les larmes de la misère, prolonger par ses bienfaits les jours des vieillards, & en élevant des enfans, qui puissent un jour servir d'appui à leurs peres, s'attirer leurs dernières bénédictions. Toutes ses actions sont animées par la passion délicate de voir des heureux. Ses biens sont

communs à tous les humains ; & son cœur , toujours prêt à plaider en faveur des pauvres , abonde d'une tendresse toujours active , d'une compassion digne d'un Dieu.

OUI, *Titus*, on doit regretter chaque jour échappé , sans que , par la consolation d'un malheureux , on ait satisfait au devoir de citoyen de la terre ; & chaque heure passée dans une insensibilité honteuse , à la vûe de la misère que nous pourrions soulager , est en effet une heure perdue. Mais il ne faut point , qu'à l'exemple de ces faux dévots , courbés par une humilité secrètement orgueilleuse , notre amour pour le prochain ; notre compassion , notre bienfaisance , s'évaporent en vains soupirs , ou s'évadent dans de sombres retraites ; & que nous déroptions aux hommes de quoi donner à nos freres. Trop souvent des mains pieuses ; priées dans les prières fréquentes , s'accoutument à administrer par inspiration les biens de ce monde , à engraisser les disciples & rejeter le reste des hommes ; à dépouiller ceux qui sont

44 *Pièces pour servir de suite*

vêtus , pour vêtir ceux qui sont dépouillés ;
Misérable esprit de secte , qui devines les
desseins de la Providence ; qui bornes tes
devoirs à ta troupe , & rempli de fausses
illusions , regardes des hommes comme
des réprouvés , indignes du plus petit
sacrifice !

VOYEZ la bonté divine , bien plus facile ,
s'étendre à tous les besoins , ne mettre au-
cune borne à ses bienfaits , & verser la bé-
nédiction sur tous. Ces petites ames , qui ,
par une générosité mal entendue , chan-
gent véritablement en pierre le pain qu'elles
distribuent , envieuses du bonheur d'autrui ,
sont indignes elles-mêmes du bonheur , sont
des apostats de la nature , & de vils *Gry-
phins*.

L'OR attaché aux mains de l'avare se rit
de son tuteur insatiable ; & des trésors accu-
mulés ne sont que d'inutiles morceaux , en
attendant qu'un sage , incapable de se laisser
éblouir par leur éclat , leur donne la vie , en
les répandant pour le bien des autres .

ET c'est dans cette science que *Fatille* ex-

celle. A l'imitation des Grands il se donne des terres, des châteaux, & un grand nom ; sans lequel son laquais seroit souvent aussi noble que lui ; un nom, qu'il prend soin de relever encore par de grandes dépenses. C'est vivre noblement que de répandre ses richesses rapidement & avec abondance, ainsi que ces torrens versés dans les vastes jardins, avec plus de frais & de magnificence que de choix & de bon goût. Là vous voyez de la bouche de Cibèle les ondes fortir mêlées avec la foudre ; & des graces nâger dans les eaux que leur distribuent des Amours. Là, dans une grotte soutenue par la Renommée, vous voyez Vulcain transi de froid au milieu des bouillons d'eau, & Neptune sécher sur les bords. Ce n'est pas, que pour éblouir la foule, sous une dissipation apparente *Fatille* cache une avarice secrète. Non, les éloges des flatteurs déterminent seuls sa vanité ; il fera par bel air jusqu'à des charités. Sa vanité se plaît à secourir ceux qui vantent son bonheur. Il protège les arts sans s'y connoître. Il lève les scrupules de la Chanteuse mo-

deste, en dépit du rhûme & des vapeurs. Sa main, libérale envers le mérite, enrichit le peintre & la brodeuse; & ceux qui ne profitent pas de ses générosités comptantes, s'en dédommagent, en bâtissant ou en démolissant à ses dépens; pourvû qu'avec une diligence aveugle ils suivent les moindres figues, & placent, sans opposition, des voutes de plâtre dans les petits appartemens, & des plafonds de menuiserie dans les sales. Entrons dans sa chambre à coucher; tout y est de son invention, les colonnes sont empruntées de Rome, & les glaces de Paris; au haut de plusieurs degrés, son alcove, sur un fond de marbre noir, nous présente en airain le buste de *Fatille* souriant. Au-dehors, les ceintres sont chargés de feuillages légers; & à côté des écuries, richement couvertes de cuivre, vous voyez, ô chef-d'œuvre de l'architecture! sur des pilliers d'un ordre Teutonique reposer un temple farci de Dieux, si magnifique, qu'en dépit des connoisseurs, la vanité y a étouffé l'art sous la matière; si ouvert, qu'à la moindre secousse de la bize,

Jupin tremble avec toutes ses foudres ; que , n'aguères une ondée de pluye alloit enlever Minerve , & que des oiseaux profanes... Paix ! c'est le Maître qui vient : c'est lui ; le fracas des équipages bruyans l'annonce , lui & les compagnons de sa fortune. La glace baissée, vous voyez la mine importante de ce grand homme ; & la foule , d'aussi loin qu'on peut entendre son train , s'arrête avec admiration , & le salue en passant. Les conviés rassemblés, on les conduit avec de longs complimens au réfectoire , où , sur une table simétrisée par une abondance de ragoûts précieux & par une chère de Rois , un cuisinier à gros gages va prouver la supériorité de son talent ; où toutefois *Fatille* , le gros *Fatille* , ne trouve du goût ni à la perdrix ni à l'ortolan , rejette les truites & le saumon , & chargé de l'indigestion de tant de bonnes chères , ne touche ni à l'ananas ni aux nids de Tonquin. Hélas ! le Médecin a enlevé au cuisinier le soin de cette vie précieuse , & déjà les douleurs , compagnes de repentir & tristes suites des perfides plaisirs , l'attaquent dans toute leur fureur.

L'APPÉTIT fuit ceux qui fuyent le travail. La fatigue de la journée procure au laboureur, au jardinier, au pêcheur, dans leur repas, un plaisir au-dessus de tous les apprêts. Heureuse pauvreté des moissonneurs & des bergers, qui, sur le verd gazon, à l'ombre des bois & à la vue des vallons couverts de troupeaux, se régalent de mets grossiers, mais salutaires, mais assaisonnés par cette simple Nature, qui préside à leurs mœurs!

UN vieux glouton, dont la langue épuisée est devenue insensible aux fels & aux fausses, avec quoi réveillera-t-il ses goûts? Malheureux! cède au Vautour tes Faisans élevés avec tant de frais: le Brochet mieux-portant a plus de droit sur tes Carpes, engraisées pour ton dégoût. Rassasie-toi, mais en songe; autrement le grave *Rézio* (a); le bâton levé fera enlever tous les plats. Que dis-je, en songe? hélas, l'âge amène toujours de nouveaux chagrins; il t'a pris l'appétit, il t'enlève encore le repos. Le vrai sommeil se rit des tendres duvets, & trompe le citadin per-

(a) Dans Don Quichotte.

fide , pour se loger chez l'honnête payfan ; où une conscience étroite rend la simple promesse plus sûre que des engagemens appuyés de toutes les formalités pompeuses du barreau. C'est au frugal habitant de la campagne , qui , suivant la mode du vieux tems , compte le lait & les fruits pour ses mêts les plus dignes d'être recherchés ; c'est à lui que la nuit amène le calme tranquille ; lui seul sçait saisir le sommeil en bâillant , & le ser- rer en ronflant de toutes ses forces. L'expé- rience justifié encore le proverbe ; Que les lits durs donnent les bonnes nuits , & par plus d'une exemple elle prouve que le sommeil , cette douce récompense d'un travail utile , cette image de la mort , & en même tems cette source de la vie , que le sommeil enfin si précieux n'est rien moins que l'appanage des riches.

O vous *Griphin* , ô vous *Fatille* , trouve- t-on chez vous le vrai plaisir , le plaisir du- rable ? L'un par avarice , l'autre par dégoût , tous les deux par un préjugé ridicule , vous êtes privés des moyens de jouir ; & l'argent

D

ne vous sert que pour être ramassé ou dissipé. La paix de l'ame , compagne fidèle du Sage , qui par sa tranquillité intérieure relève sa fortune au-dehors , ce bijou ne vous est pas connu. Toutefois , si la fortune venoit à vous trahir , quelle consolation , quelle ressource cette tranquillité ne vous donneroit-elle pas ! Si le Destin irrité , & accoutumé à abattre de plus grandes fortunes , vous renvoyoit à l'état de vos pères , ou vous privoit seulement de la moitié de vos biens , vous soutiendriez votre revers avec moins de courage qu'une femme , qu'un enfant.

LA vertu seule rend notre ame invincible dans le péril & dans le malheur. Le crime & la honte de VERRÉS banni de sa patrie , sont encore aggravés par le faux éclat de sa fortune évanouie. Mais le vainqueur de Carthage , au champ de bataille , au Capitole & dans l'exil , est toujours le grand SCIPION , est toujours un héros. Le sort du Sage a son prix décidé. Le mérite le soutient dans le bonheur , l'innocence dans les revers , & tous

les principaux traits de son caractère , sa justice , sa vérité ; son amour pour les hommes , sa vertu en un mot ; ne sont point un prêt de l'aveugle hazard. Par un rare bonheur , ses qualités le mettent au-dessus des préjugés ; toujours égal à lui-même , la pourpre ne peut rien lui donner , ni l'abaissement rien ôter de sa gloire : toujours au-dessus de son état , il mérite l'admiration en suivant la Nature , qui , dans ses chefs-d'œuvres , ne pèche jamais ni par excès ni par défaut. Sensible à la dépravation du goût de l'avare & du dissipateur , il évite les deux écueils avec une fermeté de conduite digne d'éloge. Des mœurs sages donnent du lustre à tout , elles ennobliſſent la médiocrité. Santé , tranquillité d'ame , sécurité de la vie , gaieté de l'esprit , voilà des sources de plaisirs ; souvent , pour mieux jouir de ces biens , le Philosophe préfère un séjour obscur à une campagne riante. Une fortune éclatante n'est-elle pas toujours un fardeau ; & l'expérience ne vérifie-t-elle pas la fable surannée , dont *Cervius* , si fécond en histoires , autrefois auprès de son

52 *Pièces pour servir de suite*
foyer entretenoit le paresseux *Horace* (a).

(a) Qui ne connoît la fable du *Rat de Ville & du Rat de Campagne* ? Le Poète la donne ici mot pour mot d'après le sixième discours du second livre des *Satyres d'Horace*.

II.

SUR L'AMITIÉ.

APRÈS avoir, pendant vingt pénibles années, éprouvé la fureur du sort dans la guerre, dans les revers & dans les orages, *Ulyffe* revient enfin dans son royaume & dans sa patrie, pauvre, courbé, abandonné, inconnu aux siens & à *Pénélope* même : les traits du héros sont effacés ; & sa tête, autrefois couverte de fleurs, est privée de tout ornement. Il est réduit à mendier quelques restes devant son palais, où à peine les esclaves jettent sur lui quelques regards en passant : les fiers Courtisans qu'il avoit élevés, d'un air de maître se moquent de l'éloquence du gueux. Personne n'accorde à ses besoins la moindre parole consolante ; un vieux chien seul reconnoît son vieux maître. Ce chien, qui, avec une vitesse égale à celle

des cerfs , traversoit autrefois les bruyères ; du nom duquel la vaste forêt retentissoit , quand tous les chasseurs crioient *Argus* ! cet *Argus* si ardent à poursuivre le fauve , qui connoissoit mieux les parcs & les plaines que la maison , jadis le favori des jeunes Courtisans passionnés pour la chasse , pour prix de ses longs & fidèles services , étoit congédié dans sa vieillesse , exilé de son chenil , privé d'un peu de paille , réduit à coucher en plein air , où chaque jour il étoit affoibli par quelque nouvelle infirmité : autrefois le plaisir de ses maîtres , maintenant le jouet des valets , il manque de force pour marcher , il fait un dernier effort pour se traîner sur les pas du pauvre mendiant , s'approche de lui avec une oreille attentive , le flaire , le flatte de la langue & de la queue , & lorsque l'étranger , les yeux mouillés de larmes , lui rend quelques caresses , & que son attachement lui vaut encore cette reconnoissance , il soupire , crie , lève les yeux , reconnoît *Ulysse* , & meurt (a).

NOs prétendus Sages d'aujourd'hui , ces

(a) Au Chant 17^e. de l'*Odyssée*.

54 *Pièces pour servir de suite*

maîtres dans l'art des amitiés simulées ,
tiennent une conduite bien différente. Nous
avons scû affranchir nos ames , comme nos
visages , de cette bonne foi du vieux tems.
Imprudens dans nos choix , & toujours hé-
sitans dans nos plaisirs , nous en imposons
à nous-mêmes , pour en mieux imposer aux
autres , qui , à leur tour , avec une perfidie
cachée sous un beau dehors , nous pren-
nent , avec le même droit , pour leurs
dupes. Ainsi notre inconstance se joue des
sentimens & des idées. Soit que nous choi-
sissions , soit que nous rejettions , notre goût
est celui d'un malade , qui plein d'impa-
tience , demande souvent d'autres mets ,
qu'un nouveau dégoût lui empoisonne tou-
jours.

TELLE est l'amitié de *Papille* : empressé
avec les nouveaux-venus , il se fait tous les
jours des amis , & tous les jours il en néglige.
Tantôt abeille & tantôt mouche , il baise la
rose fraîche ou le cadavre ; perpétuellement
volage , toujours prompt aux préjugés , sa
vie , comme son babil , n'est qu'une suite de

méprifes. Votre ami au nouvel an , déjà à moitié perfide en Février, il vous abandonne en Mars & vous hait avant que les six mois soient écoulés. Celui qui l'imite le mieux , c'est *Pepin* , qui ne fait que se prêter à ses amis , s'attache sans motif , se brouille sans sujet : il suppose, (c'est tout ce qu'il sçait faire) & il n'en sçait pas mieux la raison , que telle femme qui rit , ou telle femme qui pleure.

Cléante , l'image & l'opprobre de l'ambition, est bien au-dessus de la sottise de *Pepin* , & de sa crédulité puérile. Son esprit fécond en grandes vues ne prend pas le change si facilement. Il sçait à propos ferrer la main à quelqu'un. Il est le modèle des fins politiques , l'esclave de tous les patrons , le patron de tous les esclaves : mais à peine a-t-il atteint son but , qu'un ami pour lui ne vient plus à rien au monde. Tantôt , comme un serpent , il se plie aux pieds de ses supérieurs ; tantôt sa tête inébranlable brave les usages des civilités accoutumées. C'est ainsi qu'un Grand d'Espagne se baisse jusqu'à terre.

ou se couvre majestueusement , lorsque son rang le permet. C'est à la sueur de son visage que *Cleante* travaille à sa grandeur , & l'orgueil peut seul lui adoucir ce travail. Cependant , lorsqu'il se professe l'ami de celui-ci , ou l'admirateur de celui-là , son cœur ne s'y méprend point , & dément continuellement sa bouche. Quelquefois même les traits de la raillerie portent jusqu'à lui ; mais , au prix de la préséance , il en essuie les aiguillons avec plaisir , par la même raison qu'un Chanoine de Wurzburg se fortifie contre quelques coups qu'on lui donne , pour mériter l'entrée au chœur & à la cave du Chapitre.

Stertin entend mieux sa commodité ; très-lent dans tous ses mouvemens , trop enclin au sommeil pour penser avec vivacité , toujours enfoncé dans son oreiller , assujetti servilement au fauteuil qu'il remplit , & aux chiens qu'il réchauffe , *Stertin* bâille avec ceux qu'il aime. Il supporte à la vérité les hommes , mais avec indifférence , sans effort , & au milieu des plaisirs les plus languissans :

s'agit-il de servir un ami , il trouve dans l'équilibre de sa nonchalance , le tems déjà trop froid en Automne & trop chaud au Printems. Cet homme inutile possède des talens comme l'avare son or , ou le poltron ses armes ; il ressemble à ces mouches , qui ne déploient jamais les ailes que la nature leur a données. Sous quel titre donc *Sertin* vante-t-il ses bonnes œuvres ? Il n'a point d'inceste à se reprocher , & le repos n'est pas un crime. Eh quoi ! on a donc satisfait aux dogmes du Christianisme , dès qu'on n'est pas un *Edelmann* (a) , ou un présomptueux *Woolston* (b) , ? & il faudra compter au nombre de ses grands patrons , quiconque ne met pas le feu à nos maisons & à nos biens ?.

N'EST-ce pas pour le service & l'entretien du genre humain que tant d'animaux peuplent l'air , la mer , les champs & les bois ? A combien plus forte raison l'homme ,

(a) Fanatique , qui a prêché l'athéisme en Allemagne dans ces derniers tems.

(b) Anglois , fameux par ses déclamations contre les miracles de Jesus-Christ ; pour l'expiation desquelles il mourut dans une prison à Londres.

né pour compléter cette création , dont il est lui-même le chef-d'œuvre , est-il né pour ses semblables ? Le travail est son lot. Il doit faire le bien , & ne pas rester inutile dans un repos perpétuel.

POUR moi, dit *Mammonide* au milieu de ses accumulés trésors, pour moi l'oïveté est un tourment , & travailler c'est vivre. Ce sont nos soins & nos épargnes qui nous rendent utiles à nos amis , & posséder un capital cela s'appelle avoir un cœur. Je suis un Patriote , & je me laisse aisément persuader à placer mon meilleur argent en maisons. J'aime à servir les gens de condition , mais point du tout ces gens de rien (a). Encore si quelqu'un de ces derniers m'offroit triple caution , malgré les tems difficiles où nous vivons , je serois prêt à le servir en toute chose. Je prends part en vrai Chrétien aux afflictions & aux malheurs d'autrui. Qui sçait, si ce n'est point par leur faute que bien des

(a) Ce trait se rapporte à l'histoire de M. FUCHS, si connue en Allemagne; qui, soutenu par des secours généreux, cultiva ses talens au point, que de fils de simple payfan il devint un Théologien respectable.

gens se trouvent dans le besoin dont ils se plaignent ? Dieu se sert peut-être de leur misère , comme d'un moyen pour les convertir. Est-ce à moi de vouloir être plus juste , & de m'opposer à sa providence ? Je ne suis point ennemi des pauvres , mais je suis ennemi des gueux ; hors de-là , sans vanité , le meilleur humain du monde , & bien résolu , si une mort prématurée ne m'en empêche , de léguer au vieux hôpital des orphelins une grille neuve.

COMMENT , insensible à tout attrait de vertu , à toute vraie compassion , cet insensé peut-il se faire illusion à lui-même , au point de se croire vertueux ? La chicane , l'avidité , l'envie & la crainte , ces éternelles sources de peines , & cent autres crimes , ne se réunissent-ils pas dans le cœur d'un Usurier qui ne sçait que s'enrichir , & s'exposer à la risée ; & qui , n'aimant que soi-même , est encore la dupe de son amour-propre ? Fatal intérêt , que tu es digne de compassion ! puisque tes forfaits te privent des trésors de l'amitié.

L'AMOUR-propre , mais l'amour-propre sage , est fans doute un devoir dicté par la nature ; mais aussi peut-il facilement se concilier avec les motifs qui doivent nous faire approuver , aimer ce qui est beau , ce qui est bien , chez les autres comme chez nous-mêmes. O ! qu'un tribunal sévère ne peut-il exiler des hommes privés de tout sentiment , dans quelque monde privé de toute lumiere ! Qu'est-ce qui peut davantage rehausser la dignité de notre ame & notre bonheur , que d'aimer à voir des heureux , & désirer d'en faire ? Un esprit doué d'intelligence & de volonté renonce à sa dignité , si toutes ses forces ne tendent à la perfection ; & si quelque préjugé stupide l'attache à des biens abjects , incapables d'exciter ses désirs & de les élever à la vertu , il deviendra sourd au suffrage que la conscience donne à toute pensée noble , à tout sentiment divin. Il n'appartient qu'à l'intérêt seul , à ce magicien habile , de prendre tant de formes trompeuses , d'usurper la préférence sur cet esprit de bienveillance , ce plaisir de bien faire , qui

ne touche qu'un petit nombre des plus belles ames. Un vil intérêt occupe aujourd'hui la place de cette foule de Dieux qui peuploient autrefois le ciel & les enfers. C'est à lui que tout le genre humain sacrifie, c'est à lui qu'il s'immole ; le monde entier est son temple, & la force fait son droit. Auteur des fourberies, des querelles, des parjures, il prend plaisir à faire le mal, & s'amuse de procès ; il inspire à des sectes brouillées souvent pour un seul mot, leur venin réciproque, leur esprit de persécution, & les fait envisager dans le sens le plus faux, cette maxime d'un Philosophe, Qu'il faut aimer les hommes, comme pouvant un jour les haïr. Il définit à son gré les devoirs des Magistrats & les intérêts de l'Etat, les traités & l'infraction des traités, la fidélité & la trahison.

UN Prince verra dans l'Histoire le comble de l'ignominie attaché à la négligence des devoirs d'un Souverain ; il verra l'exemple de l'indigne finesse ou de l'inconstance perfide de *Louis XI* ou de *Jacques I* ; il verra,

combien les Etats & les trésors de la France ; combien la gloire & la liberté des Anglois ; combien enfin la bonne foi & la religion des promesses , furent violées sous ces Rois ; combien au contraire le Royaume & les armes prospérèrent sous le troisieme *Edouard* ; & avec quelle gloire *Henri IV.* occupa le trône des Valois ; parce que ces Princes cherchèrent leur bonheur & leur gloire par des voies dignes de Monarques , dans des victoires sans fureur , & dans la félicité de leurs peuples.

MAIS , s'il n'a reçu du Ciel un rare courage , il n'opposera aux séducteurs qu'une vaine résistance. Ebloui par sa propre grandeur , il oubliera sa bonté ; les flatteurs dresseront des embuches à son ame , ils lui feront confondre la sévérité avec l'oppression , & envisager la puissance comme le souverain bien ; ils appelleront la ruse , prudence ; la légèreté , esprit ; la fureur guerrière , héroïsme ; la prodigalité , siècle d'or ; l'apparence des mœurs , vertu ; & la sensualité du vieux Prince , un rajeunissement. Tel est le pour

voir de l'éloquence d'un esclave , pour étouffer dans le cœur d'un Monarque tout sentiment d'humanité , & pour priver les Grands du plus doux bonheur sur la terre , du plaisir d'aimer sincèrement , & d'être aimés de même.

LA Cour , ce théâtre d'une misère secrète & d'une pompe apparente , n'est pas le lieu propre à produire des amitiés intimes. Là , où au faite des dignités sublimes , il est également dangereux d'avoir trop ou trop peu de mérite ; où souvent , (l'Allemagne exceptée ,) un bouffon aide à gouverner l'Etat , lorsqu'il n'a pas envie de danser ; & des Pantins vivans , par des talens comiques & par droit de ressemblance , gagnent les plus grands Patrons. Là chaque passion se cache sous mille formes ; un ennemi mortel nous embrasse , dans le tems qu'il médite notre perte ; & l'art d'allier la louange à la haine , précipite dans ses pièges l'innocence qui se fie à elle-même. Là enfin un ami est récompensé ou justifié , comme

64 Pièces pour servir de suite

Valère (a) le fut par Vitellius , & Richelieu par Mazarin.

CETTE belle simplicité de la Nature , inconnue à la Cour & à la Ville , ce charme d'une union sincère , ces larmes d'une vraie tendresse , ce honneur essentiel de jouir de la liberté dans un état médiocre , voilà ce qui fait la gloire de la vie champêtre & rend les bois sacrés. Heureux habitant de la campagne , où parmi les champs & les prairies , la joye n'est point resserrée ; où ni l'orgueil ni l'envie ne se placent entre le soleil & nous ; où l'ambition & la fraude n'approchent point des chaumières , & le poison ne fouille point des vases de terre ; où l'esprit , excité par l'allégresse , badine sans crainte , & ne cherche point l'applaudissement aux dépens de l'amitié ; où jamais à dessein on oublie ses engagements ; où l'on se fait gloire de la bonne foi , & où la candeur est héréditaire ! Tout l'or des Crésus peut-il leur acquérir des amis de cet ordre , semblables à de vrais Bergers ?

(a) Dans les *Annales de Tacite*. Liv. XI. chap. 3.

LA puissance de *César* n'eût pas été fondée sur un assassinat , si les bords du Nil tortueux avoient eu pour Roi un *Damete* , & si *Pompée* n'avoit cherché un refuge sur le rivage de *Pharos* que pour y garder les troupeaux. S'il n'y trouva pas l'accueil qui lui étoit dû , ce fut sa grandeur qui causa sa perte. Une constance imbécille , dit *Théodote* (a) à son Roi , une bonté , un attachement aveugle , n'est propre qu'à nous conduire dans le péril , & au repentir. Si *Pompée* assura à votre pere le trône & l'empire , le fils plus fortuné n'est pas lié par ses bienfaits ; la gloire en a été le prix. S'il veut qu'on lui marque de la reconnoissance , il ne faut pas que le héros fuie , il faut qu'il triomphe. Mais puisque la fortune l'abandonne pour voler sur les pas de *César* , que ferez-vous , Seigneur ; contre le vainqueur , vous & l'ami de votre pere ? Si vous vous contentez de l'éloigner , le tems lui fournira des moyens peut-être à se venger de vous en Romain ; & peut-être *César* lui-même ,

(a) *Plutarque* , vie de *Pompée*.

66 *Pièces pour servir de suite*

pour intimider tout le reste du monde, se vengera-t-il sur mon Prince, d'avoir manqué son concurrent. Qu'il meure donc : c'est votre sûreté seule qu'il faut consulter ; & cet illustre fugitif, il faut l'immoler au vainqueur.

TELS sont les principes raffinés d'un esprit qui n'est attentif qu'à son seul intérêt, & qu'aucune vertu ne détermine jamais dans ses résolutions. Mais que souvent, à sa propre honte, il éprouve combien peu l'amitié, la connoissance, le devoir, sont des paroles vaines, & que l'injustice est souvent accablée des coups irrésistibles d'une prompt vengeance ! L'Asie entière ne peut pas cacher *Théodote* ; Brutus le trouve pour le punir.

QUEL est au contraire le calme d'un cœur qui connoît ses devoirs, qui en fait ses plaisirs & sa règle ? Un cœur pareil peut seul juger du prix de l'amitié, qui, comme la bonne poésie, nous instruit autant qu'elle nous charme.

DANS l'état de la Nature, lorsque, pour l'honneur des hommes, ils ne connoissoient

encore ni supériorité, ni rang, ni propriété; la raison & leurs penchans mêmes les porteroient à être sociables & complaisans, & les efforts réunis de tous les hommes tendoient au même but, à ce commun bonheur, dont ils devoient tous jouir également. La paix & la liberté couronnoient leurs jours; & pouvoit-on sous leur règne se lasser de vivre long-tems?

MAIS dès que l'envie & l'orgueil élevèrent leur vol hardi, que la violence ouvertement & la ruse en secret attaquèrent la justice; que la guerre, la rapine, la fureur, déchirèrent le plus foible, & que la sûreté du grand nombre demanda leur union; dès lors l'amour de la société, ce premier nœud des hommes nouvellement créés, devint de plus en plus une loi pour eux.

CEPENDANT combien les nœuds d'une tendre amitié, surpassent-ils ce premier lien général, fondé sur le besoin de notre conservation. L'Aurore qui chasse la nuit & la mélancolie, & nous annonce une lumière sans égale, n'est cependant elle-même qu'une fois

E ij

ble image de la force , de la majesté , de la douce influence , de l'éclat divin du soleil brillant dans son plein midi. Non , l'amitié n'est pas l'effet du besoin & de l'envie ; elle est le fruit de la sagesse , le produit d'une connoissance solide ; l'ouvrage du meilleur choix ; elle ne peut toucher que des cœurs qui préfèrent les attraits de l'ame à tous les autres.

Ce n'est pas la seule ressemblance , ce sont les qualités de notre caractère , ce sont nos perfections , qui nous rendent dignes d'être aimés. Lorsque des vices odieux s'allient aux mêmes vices , un assortiment aussi monstrueux , l'appellerons-nous une belle union ? Non , ce sentiment , le plus glorieux à la Nature , cette félicité intérieure , la sincère amitié est le chef-d'œuvre de la vertu. Le penchant à sacrifier pour les autres , sans intérêt , sans regret même , sa gloire , ses biens , son repos , jusqu'à sa vie ; cette vraie tendresse qui partage volontiers les plaisirs d'autrui & ses peines , n'entre point dans des cœurs vils , & ces héros , que nous élevons au-dessus de

tous les autres, ont montré leur grandeur surtout dans l'amitié. La Grèce entière n'a-t-elle pas vanté *Philippe* ? lui-même n'a-t-il pas pleuré cette troupe fidèle, qui ne se sépara ni dans le combat ni dans la mort, & dont *Thèbes* (a) consacra le souvenir ?

LES Scythes, ces Barbares qui adoroient l'air qu'ils respiroient, & le fer qu'ils portoient ; ces honnêtes Barbares sacrifioient pourtant à l'amitié dans la personne d'Oreste & de son cher Pilade, célébroient la gloire de ces étrangers, & plaçoient dans des temples leurs statues, pour honorer l'exemple de leur constance.

LA noble amitié est révérée du Sage ; il craindroit de la troubler même lorsqu'il ne la partage point. Jamais un vrai honnête homme ne s'est plû à miner, à détruire, à rompre l'union de deux amis, pour se mieux attacher l'un ou l'autre. La misérable satisfaction, que donneroit une pareille conquête, annonceroit toute la noirceur d'un scélérat. Une liaison intime, fondée sur la vérité des

(a) *Plutarque, vie de Pétropidas.*

caractères , sur des vertus égales , quelquefois même sur des mœurs semblables , ne souffre point , dans les services qu'on rend , la vue de sa propre utilité.

LA véritable grandeur d'ame ne connoît que le plaisir du bienfait : après un choix heureux , notre volonté élevée trouve dans l'accomplissement des vœux d'un ami le comble des siens propres.

TEL est le prix de l'amitié , que sans elle la vie n'est à peine qu'une existence. Un mortel , dût-il s'élever aux sphères les plus éloignées , découvrir des mondes enchantés , & dans l'espace vuide , détourné de tout souvenir des hommes , voir l'atelier de la Nature , & la source des Soleils ; quel plaisir lui donneroit cette science , s'il ne trouvoit personne à qui il pût en faire part ?

TOUR contribue au dégoût d'une longue solitude : cependant combien les rives d'I-lisse , les touffes des hêtres près de la source d'Archiloüs , l'air agréable de la belle saison , tant de places propres au repos ; combien tous ces objets ne s'embellissent-ils pas en-

core , lorsque dans ces lieux *Socrate* s'entretient avec son *Phédre* (a) des devoirs prescrits à nos penchans , de la beauté & des attraits de l'amitié !

C'EST sans doute un mouvement inhumain, que celui qui nous sépare des hommes ; & la condition sauvage de *Timon* ne méritera jamais d'être enviée. Le Sage ne hait point le monde ; il y trouve au contraire la plus forte assurance du prix sacré de l'amitié. C'est à elle qu'on peut faire le libre aveu de ses plaisirs & de ses peines, découvrir sans crainte ses plus secrets desirs , & avouer avec confiance ses fautes mêmes : c'est elle seule qui a le droit de voir au fond de notre cœur. La joye, aussi bien que l'affliction, peut vous coûter des larmes : la vue seule d'un ami donne toujours le plaisir le plus délicat. Versez dans son sein vos plaintes dans les douleurs les plus amères , vos transports dans les plaisirs les plus vifs ; ne lui cachez rien : il possède la science de se taire ; cette science si difficile & si rare , que , suivant

(a) *Platon* , dans un de ses dialogues intitulé *Phédre*.

le sentiment d'un Évêque même, un homme prudent ne doit avoir qu'un seul Confesseur, & un seul Ami (a).

UN Ami pareil nous prévient quand nous sommes prêts de glisser ; il nous sert de guide dans la route que nous devons suivre ; il nous blâme quand il le doit, & nous loue quand il le peut ; mais jamais son jugement n'a le ton d'une leçon. Il soutient notre vertu par son exemple plus que par ses conseils, & notre réputation trouve en lui un défenseur courageux. *Quiçonque ôte de ma réputation, me dérobe un bien qui ne l'enrichit point, & dont la perte m'appauvrit (b).* Touché d'une atteinte semblable, un ami ne tarde pas à faire tête à mes censeurs, à mettre un frein à leurs langues furieuses, & à intimider les *Pernelles (c)* médifantes.

LA douce prévention, que le commerce familier nous inspire en faveur des amis reconnus dans l'épreuve, fait que nous sup-

(a) Flechier ; *Réflexions sur les diff. caract. des Hommes*, Chap. 22.

(b) *Shakespear*, dans la tragédie d'*Othello*.

(c) Dans le *Tartuffe* de *Molière*.

portons aisément leurs défauts , & que nous ne croyons avoir à nous plaindre que de leur froideur ou de leur inconstance ; de même qu'un Médecin indulgent passe beaucoup de choses à nos goûts , & ne nous défend que ce qui peut nuire à nos forces & à notre santé.

UN reproche , qui tend à nous rendre meilleurs , mérite toujours notre reconnoissance. Il est d'un flatteur de nous farder d'éloges peu mérités , de louer chez une Lesbie la modestie & la constance , & vis-à-vis de sa glace , son aversion contre la flatterie ; de vanter chez les Poètes leur timide répugnance à lire leurs ouvrages ; & s'il ose offrir aux Grands son encens , de les comparer aux *Walsingham* (a) & aux *Mornay* (b) ; mais il est aussi d'un flatteur de rire le premier de la chute de ses idoles & de leurs autels. Toute cette foule attachée seulement à notre fortune , tous ces hypocrites qui nous présentent l'oreille , & à la moindre plainte sérieuse

(a) Ministre d'Etat en Angleterre sous le regne d'*Elisabeth*.

(b) Ami & fidèle partisan de HENRI IV.

qui nous échappe , nous abandonnent , peut-être même nous insultent en secret , sont indignes de notre bienveillance , indignes même d'un seul regard. Mais quel prix mettre à un cœur qui nous demeure attaché sur nos vieux jours , comme il l'étoit dans notre jeunesse ; & qui nous prouve le mieux sa fidélité , quand au milieu des périls , des malheurs & des haines les plus cruelles , la fausse amitié déserte lâchement notre parti ? De quelle élévation de sentimens l'amitié n'est-elle pas capable ? avec quel empressement un ami digne de ce nom ne prévient-il pas les desirs de l'autre ? Content , lorsqu'il peut hâter ses services ; inconsolable , quand il est obligé de les retarder.

SOUVENT un Sauvage confond , par les qualités de son cœur , l'Européen le plus poli , & le Courtisan le mieux instruit dans la science des flatteries obligeantes ; j'en appelle à l'exemple que donnèrent au *Monomocappa* (a) deux amis dans des tems plus heureux. L'un des deux au milieu de la nuit ,

(a) Voyez la 52. fable de *La Fontaine*.

lorsque tout étoit enseveli dans le sommeil , s'éveille avec frayeur , se lève , court chez l'autre , heurte , fait grand bruit , & réveille le domestique qu'un profond sommeil rendoit presque insensible. Le Maître de la maison, étonné d'une visite extraordinaire, prend son épée , prend sa montre , & trouvant son ami lui demande avec surprise la raison de cet empressement , à des heures où il n'étoit pas accoutumé de fréquenter les rues. Avez-vous perdu au jeu ? voici de l'or ; avez-vous une querelle ? voici mon bras que je vous offre ? cherchez-vous des plaisirs ? mon esclave vous en donnera. Non, réplique le premier , non , vous êtes dans l'erreur ; un songe effrayant m'a donné cette émotion , ce trouble. A peine assoupi , j'ai cru voir sur votre visage une peine extraordinaire ; mon cœur , en fut ému , je volai , pour m'assurer s'il vous manquait quelque chose en effet , ou si ce n'étoit qu'un vain songe.

O toi ! mon frere , que j'appelle de ce nom avec un plaisir toujours nouveau , chez lequel je trouve plus que l'amitié d'un frere .

seulement ; ce n'est pas sans raison que je t'offre le tableau de l'amitié. Quelqu'un m'est-il plus cher ? quelqu'un m'aime-t-il mieux ? Juste dans toute l'étendue de tes devoirs ; tes sentimens , (en vain refuseras-tu cet éloge) tes sentimens sont d'accord avec tes mœurs. O mon ami le plus précieux ! mon ami de naissance ! toi qui réunis l'esprit de Cour au cœur le plus sincère ; la fortune la plus riche ne me donneroit rien , qui m'intéressât davantage que ta tendresse , ton bien-être , la prolongation de tes jours. Ah , puisse se hâter l'heureux jour , qui me redonnera le plaisir de te voir & de t'embrasser !

III.

A U N A M I .

TANDIS que les sçavans sont occupés , l'un à peindre les sons (a) , l'autre à mesurer les esprits à la toise (b) ; que celui-ci , sur les traces de *Lucien* , découvre des arbres ani-

(a) *Le Pere Castel.*

(b) *Kærber.* Dans le journal de Hambourg , (*freye Urtheile und Nachrichten* ,) 1746. P. 11 , 14 , 15.

més (a) ; que celui-là devine des signes mystérieux (b), & allarme les Disciples de *Jachin* (c) ; qu'un troisieme nous enseigne l'art d'acquérir, à la faveur d'un songe (d), la couronne d'un Roi ou les lauriers d'un Poëte ; je me contente de t'adresser quelques lignes, d'être célèbre, entre nous deux, & de te faire, dans mon loisir, l'aveu de mes plus chers desirs.

JE n'aspire point à une grande science ; je ne vais pas chercher au loin des motifs pour trouver mon bonheur dans le goût pour la vertu : content d'une liberté tranquille, je cherche à me rendre digne de mon existence par des passions élevées, & indépendant de cette réputation espérée de la postérité, qui sûrement sera moins occupée de nous que nous le sommes d'elle, rejettera souvent avec raison, souvent par caprice, ce que nous comblons d'éloges, & traitera

(a) *Klimm* ; dans son *Voyage souterrain. Lucien* ; Hist. L. I. c. 22.

(b) *Hellmund* ; de la *Signologie Chrétienne*. v. j. de Hambourg, cité dans la note (b) 1744, P. 5.

(c) V. les *Secrêts des Fr. Maçons dévoilés*, pag. 72. 73.

(d) *L'Art de se rendre heureux par les songes*.

78 Pièces pour servir de suite
les Poètes, aujourd'hui triomphans sur le
Parnasse, comme nous traitons *Hofmanswaldau* & *Lohenstein* (a).

HORACE lui-même, (tu sçais combien au-
trefois je me laissai séduire par son autorité)
après avoir, à l'exemple des Poètes subli-
mes de la Grèce, préféré la gloire à tous les
biens (b), reconnu à la fin, que c'est moins
notre devoir d'aspirer aux applaudissemens
& aux lauriers, que de vivre sagement (c),
de faire l'envie éternellement indigente, &
d'être en garde contre les préjugés; & qu'il
ne faut point sacrifier au vers le plus heu-
reux un instant de son sommeil (d).

AVEC quelle dignité ne le voyons-nous
pas quitter l'orgueilleuse Rome, pour aller,
au sein de *Tibur* ou de *Tarente*, embrasser la
liberté plus belle que Rome? Conduit par la
gayeté & par le désir de s'instruire des vé-
rités utiles, tantôt sur les rives du *Mandèle* (e),

(a) Deux Poètes Allemands du siècle passé, dont le
Phébus étoit admiré de leur temps.

(b) *Graius dedit ore rotundo.*

Musa loqui . . . Horat. art. poët.

(c) *Id. L. I. Ep. 2. v. 10.*

(d) *Id. L. II. Ep. 2. v. 140.*

(e) *Lib. I. Ep. 18. v. 104.*

tantôt sous les ombrages sacrés de la forêt Sabine, il n'y faisoit pas toujours retentir les bois du nom de *Lalagé* (a) : non, plus fidèle à l'amour de la Sagesse, il y employoit ses douces rêveries à la recherche des connoissances utiles. Retiré chez lui, les écrits des Sages de l'antiquité, de ces Pontifes respectables de la raison, lui apprenoient les moyens de se rendre heureux ; & comme dans les chants d'*Homère* la vérité lui paroissoit plus sublime, plus éclatante & plus persuasive, que dans les leçons de *Christippe* (b), il sçavoit, en maître, emprunter de la poésie des armes pour convertir le faux *Lollius* (c) & ses semblables. Il ne se laissoit point du commerce des Muses : quelquefois même il ébauchoit une chanson, mais le plus souvent il s'occupoit à peindre les caractères divers des hommes, l'erreur du vicieux si funeste à lui-même, les marques distinctives de la folie, les traits du vrai Sage & des charmes de la vertu : & des tourbillons

(a) Lib. I. Od. 22. v. 9.

(b) Lib. I. Ep. 2. v. 3. 4.

(c) Vell. Paterc. Hist. II. 104.

80 *Pièces pour servir de suite*

de nos passions veines , détournant sur soi & sur la fortune son regard , chaque jour mieux exercé , il se persuadoit qu'au milieu du choc de tant de contrariétés , il faut ; pour être heureux , ne rien admirer (a).

EH sans doute la sage Raison nous enseigne qu'il ne faut point , par ignorance , dans ce contraste journalier des événemens voit toujours des miracles ; qu'il faut même dans la poussière reconnoître le prix de la vertu ; ne point applaudir à la fortune du crime couronné ; se réjouir de la vie , pour en faire un bon usage ; ne pas craindre la mort , ne point la désirer ; & respecter, dans le calme même , le souverain Maître du tonnerre.

L'ORGUEIL, la superstition, l'emportement brutal , l'admiration stupide , l'envie & la cupidité , sont autant de fruits de l'ignorance. La méchanceté tire sa source de la prévention & de la sottise. Sans un entier aveuglement , verrions-nous des fous chercher la gloire dans un labyrinthe d'actions avilissantes , le repos dans le désœuvrement , les plai-

(a) Id. Lib. I. Ep. 6.

frs de l'amour dans la débauche , leur consolation dans des trésors stériles , & leur sûreté dans la faveur des Princes ? les vertigons nous s'accoutumer à ne plus rougir , même en secret , de leurs crimes ; fouler aux pieds les loix , & trembler devant des comètes ?

Il n'est donné qu'au Sage de trouver la route qui conduit au bonheur , cette route négligée par les *Séjan* (a) , les *Verrès* (b) & les *Vatin* (c) ; par un *Pallas* (d) , que le Sénat prosterné décore de titres de noblesse , tandis que Rome & l'Univers gémissent de ses extorsions ; par l'avare *Alphiüs* (e) , qui ne sçait pas préférer la fraîcheur des bois à la sueur de l'usure ; par un *Cotile* (f) efféminé , & par tous ceux qui de nos tems semblent disputer le rang aux fous de l'antiquité.

COMBIEN est pauvre la grandeur d'un Monarque , quand elle ne relève que de sa

(a) Ministre sous Tibère.

(b) Puni de l'exil pour les horribles concussions qu'il avoit commises , étant Préteur en Sicile.

(c) Méchant homme & puissant sous le règne de Néron. Tacit. Annal. XV. 34.

(d) Affranchi , tout-puissant sous Claude. Id. XII. 53.

(e) Fœnerator Alphius. Horat. Ep. Od. 2.

(f) Martial , Lib. III. Epigr. 63.

82. Pièces pour servir de suite
couronne, & quand il n'est obéi que par
crainte ! Que d'un regard il fixe le sort des
provinces, & qu'il ne trouve point, comme
Alexandre, une *Tyr* assez fière pour lui ré-
sister ; avec tout cela, ses statues de bronze,
élevées par un peuple adulateur qui en fait
son idole, ne profaneront pas long-tems le
sanctuaire de la vraie gloire. S'il est adoré
de son tems, la postérité sera plus hardie.
Peut-être se laisse-t-il diriger par la Reine ou
par le Valet-de-chambre ; &, à leur défaut,
l'esprit de sa Majesté sera gouverné par un
Eunuque ou par une maîtresse. Dès-lors sa
grandeur ne servira qu'à mieux éclairer ses
vices ; & le masque du Monarque inutile-
ment couvrira l'esclave. Dès qu'il se livre à
d'autres, pour ne hair & n'aimer que suivant
des impressions étrangères ; son rang & sa
puissance même tourneront à sa honte. On
verra le héros fuir, & abandonner sa rési-
dence livrée aux flammes.

PENDANT qu'un *Néron* digne de la
familiarité d'une *Locuste* (a), un scélérat sur

(a) Fameuse par ses poisons,

le trône de César , tourmente le monde , ses propres crimes font auffi ses tourmens. Il ne réuffit pas mieux à noyer ses chagrins dans des vins délicieux , qu'à faire périr fa mere dans les flots. La magnificence , la volupté & la profufion règnent dans ses repas ; ses appartemens retentiffent d'une mufique prétrieufe ; mais dans le choix embarrassant des mets les plus friands , les remords , tels qu'un bourreau acharné , empoiffonnent tout ce qu'il touche ; ils te fuivent , malheureux Prince , au théâtre , dans ta *Maison d'or* , jufques dans ton lit ; & , pour ne point donner de relâche à ton cœur déchiré , la défiance à table s'affied à tes côtés.

UN Philofophe qui fçait dans une balance égale péfer les droits des Grands & leurs devoirs , à travers la vaine parure d'une fauffe grandeur découvre bientôt le foible de leurs paffions. Chez lui il n'y a point de préfcRIPTION contre la vérité ; refpectant fes décifions , il préfere le ferviteur d'*Epaphrodite* au fils d'*Ammon* , & ne tient point pour un crime , d'ofer refufer à un *Auguste* les

84 Pièces pour servir de suite

éloges , que des vertus simulées lui avoient mérités des Romains.

PAR un gouvernement bien plus doux , par des soins bien plus réels & des victoires mieux méritées , *Trajan* devint la gloire & les délices de l'Empire ; & les *Pline* & les *Julien* n'ont rien dit à la louange de son amour paternel envers son Peuple , qui ne soit confirmé par le témoignage de l'Histoire & de la plus exacte vérité.

C'EST un axiome dur , mais qui me paroît bien démontré , que rarement un homme , dont la puissance est sans bornes , sçait en mettre à ses désirs. Pourquoi donc admirons-nous , pourquoi vantons-nous un état dont une des propriétés est d'exciter les vices cachés à se montrer à découvert ? Si les passions , comme dit *Platon* , sont les aîles de l'ame , combien aisément un esprit qui n'est retenu par aucun lien , ne se laisse-t-il pas aller à des écarts ?

UN pere ne peut sans peine gouverner un fils unique : quelle n'est donc point la charge d'un Monarque qui a des Nations à conduire ?

Peut-il se flatter de voir jamais la vérité dans son plein jour , quand tout le monde dissimule avec lui ; quand personne ne le contredit ; quand ses erreurs mêmes sont respectées , & que les objets qui n'échappent pas à sa vue , il ne peut les appercevoir qu'à la lueur trompeuse d'un foible crépuscule ?

TOUJOURS environné des ombres de l'adulation , comment le meilleur des Princes peut-il démêler les sentimens des courtisans ? & comment se promettre une amitié sincère, si celle-ci est fondée sur l'égalité des états ? Le joug pesant de l'obéissance héréditaire , & des sermens forgés dans les brasiers de l'enfer , peuvent bien entretenir une soumission servile , mais ils ne produiront jamais la tendresse.

APPELLÉS à l'esclavage de la Cour par un maître qui commande sur des légions , comment osons-nous demeurer au milieu des lions ? leurs caresses mêmes sont effrayantes. La faveur du Prince ou sa haine , & son regard énigmatique , font souvent pâlir des confidens , & rendent muets les flatteurs les

plus éloquens ; j'en pourrois encore citer d'autres exemples que celui d'un Sénat convoqué par un Empereur (a), pour délibérer sur un poisson. Le rang le plus élevé me paroît méprisable, s'il ne peut nous mériter que des hommages intéressés, timides ou habituels !

Il est encore une autre peine secrète des Rois : égaux en dignité ils ne le sont pas toujours en puissance. Que de Princes voyons-nous, au milieu du faste & de l'abondance, jaloux de la force supérieure d'un voisin, gémir des bornes de leurs États, & s'inquiéter de la conduite équivoque d'un Allié, ou de tant d'autres craintes connues aux seules têtes couronnées !

CHER Ami, nous sommes, vous & moi, à couvert de ces nobles soucis. Mais le cœur du Sage goûte un bonheur qui est au-dessus de la royauté. N'allons pas sur cette vérité consulter les fastes des siècles. Ils ne nous en diroient que trop aux dépens de ces divinités terrestres.

(a) *Domitian.* Voyez la IV. Satyre de Juvenal.

LE Sage ne regarde pas comme nobles & grands des objets qu'on peut mépriser sans déroger à sa vraie grandeur ; & il ne se résoudra jamais à donner la préférence à des biens tels que l'autorité , les titres & les richesses , qu'il est souvent utile , toujours généreux de mépriser. Le Prince qui sçait résister à soi-même , est plus grand que *Salomon* dans toute sa gloire. Si les vertus le touchent , s'il se plaît à faire des heureux , s'il gouverne en pere , s'il employe l'autorité pour le bien , s'il observe les loix qu'il donne , si enfin il ressemble à mon *CHARLES* ; ne fût-il que Duc de *Brunswick* , je le mets au-dessus de *Philippe* (a) Souverain du nouveau monde.

LE pouvoir suprême n'est respectable qu'entre des mains qui s'en servent pour le bonheur des hommes. De même que dans le règne de la Nature , le Soleil nous charme par les douces influences de sa chaleur , & non par son élévation seule.

Si l'état florissant de ses provinces n'est

(a) *Philippe II*, Roi d'Espagne.

§§ Pièces pour servir de suite

pas pour le Prince son plaisir & sa satisfaction ; comme Prince , il ne méritera point notre envie. C'est ce que nous apprend HÉRON , qui , après avoir pëndant onze années, dominé sur une Nation riche , & remporté même des victoires , dans la comparaison de son état privé avec le faste de la royauté , n'hésita point de donner au premier la préférence.

« Il n'y a que des ignorans , dit-il , qui
» puissent se laisser éblouir par l'éclat chi-
» mérique de la puissance. Les plaisirs des
» sens sont tous au peuple. Il peut à son
» gré assister chaque fois au spectacle ; je
» n'ose y paroître que rarement & toujours
» entouré de mes gardes. Sans cesse étourdi
» par les déclamations des flatteurs , je n'ai
» pas le plaisir d'entendre mon éloge d'une
» bouche non suspecte. La magnificence de
» la table est pour nous un tourment ; l'ap-
» pétit ne nous excite plus ; les festins nous
» tournent en habitude. Enfin , mon cher
» *Simonide* , dans les bras de la plus belle
» femme , envain cherchons - nous les vrais

↳ transports de l'amour ; au sein des plaisirs
» il s'élève toujours un doute , si c'est à nous
» qu'on se donne ou à notre grandeur.

» LE vulgaire admire sottement la foule
» fatigante de nos fuites, & la pompe fasti-
» dieuse de nos palais.

» Nos armes peuvent retenir des ennemis
» déclarés ; elles ne nous garantissent pas de
» la trahison secrète. Un tyran n'a point
» d'amis. Ne voyons - nous pas , pour se
» maintenir sur le trône usurpé , un pere , un
» fils , l'un l'autre s'immoler ?

» LA possession d'une maison, la propriété
» d'une petite campagne peut contenter les
» désirs d'un particulier ; tandis que des vil-
» les, des contrées, ne suffisent pas aux vœux
» des grands. Il ne faut donc pas s'étonner
» de voir tant de bourgeois opulens , & si
» rarement un Prince à son aise. Les be-
» soins multipliés du maître le mettent au
» niveau avec ses sujets. Que ne faut-il pas
» à un Roi ? La paye de ses armées & le
» faste qui lui paroît indispensable , épuisent
» ses trésors ; & tandis qu'un simple citoyen

» peut réformer la dépense, un Souverain ne
 » l'ose faire, de crainte de paroître indigent.
 » Cependant, enhardis par le besoin, nous
 » nous permettons de chercher l'or à tout
 » prix, & de piller des temples.

» Nos crimes sont toujours prémédités.
 » Le tyran ne distingue parmi ses sujets les
 » plus braves & les plus vertueux, que pour
 » les opprimer; & malgré le mépris qu'il
 » leur voue en secret, il n'élève aux charges
 » que ces âmes basses qui ont oublié la
 » voix de la liberté. Il n'ose même confier
 » la garde de sa personne à ses propres su-
 » jets; il se voit entre les mains des étran-
 » gers & des barbares. L'espérance d'une ri-
 » che moisson est un motif de crainte pour
 » lui; car l'abondance donne de la confian-
 » ce, & excite à la rébellion.

» Depuis que je suis Roi, mon cœur lan-
 » guit dans les chagrins. J'étois auparavant
 » d'un commerce sûr, facile & gai. L'éga-
 » lité des convives faisoit le charme d'une
 » table frugale. Quels étoient les tran-
 » ports de nos danses & de nos chants, tant

» dis que nous étions encore maîtres de
» nous-mêmes ! Maintenant j'ai à craindre
» la force perfide du vin, les embuches d'un
» sommeil imprudent, la foule & la solitu-
» de, l'éloignement de mes gardes & leur
» approche ; enfin que n'ai-je pas appris à
» craindre ?

» LE citoyen défend lui-même ses droits,
» sa liberté, ses biens ; moi, je ne fais dé-
» fendu que par des satellites vils & merce-
» naires. Demain peut-être ils porteront ma
» tête à un ennemi, à un frère, s'il veut la
» payer.

» L'homme & la brute, & les différentes
» classes des hommes, tu ne les distingues
» que par le désir de la gloire ; & tu penfes,
» que le plaisir d'être servi, d'être respecté
» comme chef, suffit pour soulager le poids
» de la couronne, & pour nous rendre ri-
» vaux des Dieux. Mais songes, qu'aucun
» plaisir, que l'amitié même ne peut nous
» toucher, quand c'est la force qui la pro-
» duit.

» VAINEMENT tu me conseilles de déposer

» mon sceptre; cette retraite seroit trop dan-
 » gereuse pour moi.

» O si je pouvois rendre à Syracuse sa li-
 » berté ! la rendre à moi-même ! Qu'un ty-
 » ran est foible, de n'oser s'affranchir ! Quoi-
 » que repentant , comment rendroit-il les
 » biens , la liberté , les honneurs , la vie , à
 » ceux qu'il en a cruellement dépouillés ?
 » Les soucis & les dangers , qui environ-
 » noient son trône , ne le poursuivroient
 » qu'avec plus d'acharnement , quand il en
 » seroit descendu ; malheureux également ,
 » soit qu'il l'occupe ou qu'il le perde , il ne
 » lui reste d'autre parti que de se pen-
 » dre (a). »

Ainsi parle un *Hiéron*, qu'au comble de la puissance l'inquiétude & le soupçon rendent digne de notre pitié. *Simonide* l'instruit de ce qui seroit utile à son peuple & à lui-même : mais écoute-t-on des Poètes ?

LE rang qui procure les avantages extérieurs de la fortune , ne donne pas les qualités qui devoient les mériter.

(a) V. le Dialogue de *Xénophon*, intitulé *Hiéron* ; traduit par M. COSTE, Amst. 1745.

J'APPELLE grand homme & l'ornement de son siècle , celui qui ne se laisse pas éblouir par l'admiration , ni séduire par les désirs ; qui s'estime heureux d'étendre ses connoissances , sans ambitionner d'étendre son sçavoir ; qui sçait également se rendre à une vérité démontrée , & respecter les doutes ; qui , poussé par des sentimens généreux , accorde tout à tous ; qui ne veut paroître que tel qu'il est en effet , & qui n'est sensible qu'aux applaudissemens fondés sur la justice & avoués par la conscience.

QU'ON me fasse connoître cet homme ; ma plus grande étude sera de le suivre. Pour preuve de mon respect je lui donnerai les noms les plus beaux ; des noms dont le souvenir fut toujours sacré pour moi : je l'appellerai *Socrate*, *Brokes* (a) , ou *de Bar* (b).

(a) Concitoyen de M. de HAGUEDORN ; de son vivant Conseiller de Hambourg. Les Poësies de *Brokes* , consistent pour la plupart en tableaux de détail des merveilles de la Nature , & sont estimées pour la richesse des couleurs.

(b) L'auteur des *Epîtres diverses*.



IV. CONTES*,
ET LE FRAGMENT D'UNE HYMNE
SUR DIEU.

PAR M. WIELAND.

I.

B'ALBONE.

LA Perse gémit jadis sous un Prince qui surpasse en cruauté les tyrans, dont les crimes étonnèrent autrefois les bords de la Sicile. Cent peuples divers trembloient à son aspect ; il mettoit sa gloire la plus chère à être redoutable. Mais , tandis qu'il répandoit la frayeur dans tous les esprits , sa propre vie n'étoit qu'un tissu d'inquiétudes & d'alarmes. Si deux amis se parloient à l'écart , sa conscience ulcérée éprouvoit les

(*) Les traductions suivantes , à l'exception du fragment d'une Hymne, &c. sont tirées du Journal Etranger de Paris

agitations les plus violentes. Chaque parole, chaque entretien nocturne l'effrayoit de l'idée d'une conspiration, & le sang couloit pour dissiper ses craintes. Il traîna souvent ainsi au supplice des époux chéris, dans le tems où fort éloignés de se croire au bord du précipice, ils jouissoient d'un repos délicieux sur le sein de leurs tendres épouses. Ainsi sa fureur immola deux jeunes amis, qu'il sépara pour leur faire sentir plus vivement les horreurs du trépas, qu'ils auroient bravées, s'ils avoient eu la consolation de mourir en s'embrassant. Ses soupçons, toujours suivis de la perte de ceux qui les faisoient naître, tomboient sur ses favoris encore plus que sur ses autres sujets. Déjà son épée étoit teinte du sang de trente Reines; ses enfans n'étoient pas plus à l'abri de sa rage, qui en avoit enlevé un pareil nombre aux espérances des peuples. Il crut cependant devoir conserver au trône deux fils qui lui restoient, uniques rejettons de la nombreuse famille des Caliphes.

ÉLIM étoit son Médecin; Élim le plus sage

des Sages que la Perse eût jamais nourris parmi ses enfans. Son nom, environné de l'éclat de l'immortalité, jette encore des rayons lumineux sur les ames bien nées, qui se plaisent à marcher comme lui dans les routes de la sagesse. Il connoissoit le cours des astres, la vertu des simples, la construction merveilleuse de notre corps, & toutes les richesses que la nature laborieuse étale dans l'air, dans les cieus, dans les forêts, dans les vallons, & dans les profondeurs des montagnes. La grandeur de son génie n'étoit surpassée que par l'élévation de son cœur; & le Roi lui-même, à qui tous les autres mortels étoient suspects, respectoit sa vertu éprouvée. Ce fut lui qu'il chargea d'élever ses fils loin des écueils de l'innocence, loin du luxe & du faste de la Cour; afin que prenant du goût pour les sciences & les beaux arts, & exempt d'une pernicieuse ambition, ils se rendissent dignes de la couronne, sans entreprendre de l'arracher à leur pere.

LE Sage conduisit les jeunes Princes dans
sa

La demeure. Là , renfermés dans la solitude d'un bois tranquille , & nourris dans le fein de la sagesse & de la vertu , ils virent s'écouler insensiblement le tems d'une jeunesse pleine d'innocence & fertile en doux plaisirs. Ils éprouvoient pour *Elim* tous les sentimens que la nature inspire pour un pere , & ils s'aimoient l'un l'autre si tendrement , qu'en parlant de deux cœurs unis par une tendresse plus que fraternelle , les Persans disent encore aujourd'hui : *ils s'aiment comme Ibrahim & Abdallah.*

Le sage *Elim* avoit une fille unique ; c'étoit une beauté céleste. Elle étoit tendre comme l'amour , riante comme le printems , ravissante comme l'innocence. Le meilleur des cœurs étoit renfermé dans le plus beau fein. Son air & ses regards nobles annonçoient déjà l'esprit le plus délicat , & un doux langage couloit de sa bouche pleine de candeur , comme un ruisseau de miel qui sort d'entre des rochers de marbre. Elle étoit du même âge que les Princes ; elle crût avec eux , & ils la chériffoient tous deux autant

qu'ils auroient pû chérir une sœur. Cependant *Abdallah* conçut pour elle des sentimens encore plus tendres que ceux d'*Ibrahim*. Les charmes modestes de *Balfore*, & la sensibilité de son cœur, qui paroissoit formé sur celui du Prince, firent l'impression la plus forte sur l'ame d'*Abdallah*. Il en vint bientôt à ne pouvoir rester un seul instant séparé d'elle. Sans connoître l'amour, qui cependant les avoit créés l'un pour l'autre, ils éprouvoient dans les baisers qu'ils se donnoient, des sentimens plus vifs, que ne ressentent des freres & des sœurs qui s'embrassent. C'étoit pour *Balfore* que le Prince exerçoit les échos de la forêt, & les sommets des cèdres répétoient avec complaisance le beau nom qui faisoit le sujet de ses chants. C'étoit de même pour *Abdallah*, que sur le bord d'un ruisseau couronné de rosiers la belle s'empressoit, avec une innocente joye, de cueillir des fleurs nouvellement écloses. Souvent, en entrelasfant leurs tendres bras, ils goûtoient au pied d'un arbre un repos délicieux : de même qu'au tems de l'âge d'or, âge heureux de

l'enfance du monde, deux cœurs innocens reposoient l'un sur l'autre. Souvent, près d'une cascade argentée, la Lune les vit s'embrasser tendrement, & les entendit bénir leur destin.

MAIS, cruel & cependant si doux amour ! les joyes que tu donnes, ne sont jamais pures. Telle est ta loi immuable : ce n'est qu'après des douleurs, de longues douleurs, & des jours arrosés de larmes, que tu nous accordes tes douceurs.

LA beauté de *Balfore* étoit trop grande pour rester ignorée. Portée sur les ailes de la renommée, la réputation de ses attraits remplit tout le pays, pénétra jusqu'aux oreilles du Roi, & ralluma dans son cœur les feux impurs qui l'avoient embrasé autrefois ; car il n'étoit pas assez homme pour être susceptible d'un tendre attachement. Enflammé d'une curiosité impétueuse, il vole vers la solitude qui renferme *Balfore* ; il la voit en secret, & revient transporté de ses charmes. Soudain *Elim* est appelé à la cour. Pressentant son malheur, il se hâte, en tremblant,

de se rendre aux ordres du Caliphe. *Élim* ; lui dit le tyran, ta fidélité éprouvée depuis long-tems mérite d'être récompensée d'une manière éclatante ; & pour te prouver ma reconnoissance, je vais déclarer ta fille maîtresse de mon Empire.

LA foudre vengeresse auroit moins effrayé *Élim* que ne l'effrayèrent ces paroles. Il connoissoit le cœur de *Balsore* ; il sentit toute son infortune, & ses yeux, que la frayeur rendoit immobiles, retinrent à peine un torrent de larmes prêt à se répandre.

Il cherche à détourner le coup qu'il sent devoir accabler sa fille. Seigneur, dit-il au Sultan, je n'ai jamais porté si haut mes espérances. Puissent les Dieux vous ôter l'idée de profaner par une semblable alliance l'illustre sang des Caliphes !

MAIS rien ne put rompre le dessein du tyran. Une ardeur, aussi impétueuse qu'impure, bouillonne dans toutes ses veines ; elle éclate dans ses regards. Ainsi brule un Léopard indompté ; sa bouche est desséchée par le feu qui le dévore ; ses yeux lancent la

flamme ; tous les membres se gonflent , & avec un regard farouche , il cherche en rugissant une Lyonne échauffée des mêmes feux.

Balfore est contrainte de paroître , & son pere est chargé lui-même de lui annoncer , devant le trône , le dessein du Prince. Elle vient. On la conduit au Caliphe. Son regard sombre trahit le trouble de son cœur. Tantôt on voyoit sur son visage les tressaillemens de la crainte ; tantôt on le voyoit se teindre de l'innocente pudeur de la jeunesse. Le Prince la contemple avec surprise. Telle est , se dit-il en lui-même, la beauté divine des Nymphes du Paradis ; c'est ainsi que l'éclat de leur jeunes fronts éblouit les yeux des mortels.

LA malheureuse *Balfore* n'eut pas plutôt appris la fortune odieuse qu'on lui destinoit , qu'elle tomba sans connoissance aux pieds du trône. A tout autre qu'au tyran ses charmes n'auroient en ce moment inspiré que la plus tendre pitié. La fureur au contraire étincelle dans ses yeux menaçans. *Élim* fondant en larmes , cherche à l'apaiser. Prince , lui dit-il , l'honneur que ma bouche vient de

lui annoncer est trop éblouissant & trop inopiné, pour que son cœur, trop foible encore, ait la force de le supporter. Cependant, Seigneur, si vous voulez m'accorder deux jours, je soumettrai ses désirs à vos volontés, & rendue plus digne de vous, elle viendra se livrer entre vos bras.

LE Roi y consentit, & *Balfore* fut reconduite dans la maison de son pere. Les tendres soins d'Élim ramenèrent la vie presque éteinte dans les membres de sa fille. Mais malheureuse *Balfore*, ce n'est que pour te faire sentir de nouveau les tourmens mortels que te cause l'idée de la plus affreuse des peines. Le remède qui te rend à la vie ne fait que fortifier ton tendre cœur pour de plus grandes souffrances. Cher *Abdallah*, s'écria-t-elle d'une voix foible & entrecoupée par la douleur, ami généreux, qui me chéris si tendrement, on prétend t'enlever un bien dû à tes modestes soupirs, & je serois assez infortunée pour vivre dans d'autres bras que dans les tiens. Dieux cruels ! c'en est trop pour la tendre *Balfore*..... C'est ainsi qu'elle

s'agite & qu'elle se plaint. Une fièvre violente vient bientôt la dévorer. Par tout où le bruit de sa maladie se répand , on n'entend que des lamentations , & le Roi lui-même tremble à cette nouvelle. Le danger où se trouve *Balsore* , suggère à *Élim* un moyen de la sauver & de la conserver à *Abdallah*. Il rassure le courage de sa fille , & une potion merveilleuse l'ayant fait tomber dans un long & salutaire assoupissement , détruit à la fois la fureur du mal & la crainte de la mort.

ALORS *Élim* , affectant une sainte douleur , se hâte d'annoncer au Roi la mort de sa fille. Le Prince , dont le cœur n'avoit jamais éprouvé des sentimens humains , fut pour la première fois touché de pitié ; il ordonna , qu'on lui rendît les mêmes honneurs qu'on rendoit aux Reines , & qu'on la transportât dans la *Maison Noire*. Cet édifice antique , construit avec une magnificence effrayante , étoit le tombeau des Caliphes , & des Princes & Princesses du Sang. C'étoit là , que transférés pendant la nuit & sans pompe , les corps de la Famille royale

étoient embaumés par le premier médecin, & placés ensuite, selon leurs rangs, sur des tables de porphyre. La mort & une nuit éternelle régnoient sous les voûtes élevées & solitaires de ce bâtiment immense. Cependant la lueur blanche & azurée de mille lampes éclairoit la noirceur resplendissante des colonnes. Un usage religieux vouloit qu'aucun mortel, pas même le Roi, n'entrât dans ce temple. Le seul médecin du Caliphe régnant jouissoit de cette prérogative. Cent nègres, munis d'armes redoutables, défendoient les entrées de cent portes d'airain confiées à leur garde.

CE fut là qu'on transporta *Balsore*. Cependant *Abdallah* eut à peine été instruit du dessein du Caliphe, que porté sur les ailes de la douleur il arrive dans la capitale. La première nouvelle, qu'il y apprend, est la mort de *Balsore*. C'est *Élim* lui-même qui la lui annonce. Les plus horribles tableaux, qu'une imagination animée puisse peindre avec les couleurs de la nuit & de l'effroi, seroient trop foibles pour exprimer ce qu'éprouva *Abdal-*

lah. Son cœur sensible succomba, & il pensa devenir la proie de la mort. *Elim*, rassuré par l'espérance de l'évènement, lui donne, sans l'instruire de l'heureux effet qui doit suivre, la même potion par laquelle la fièvre de *Balfore* s'étoit changée en un sommeil long & salutaire. On croit *Abdallah* mort, & tout l'Empire pleure ses espérances évanouies; le Roi lui-même est touché de cette double perte. *Ibrahim* inconsolable regrette dans son frere le plus fidèle des amis, & le palais des Caliphes ne retentit que du bruit confus des lamentations. Cependant le corps assoupi d'*Abdallah* est transporté dans la *Maison Noire*.

LA vertu du soporifique se dissipant, *Balfore* reprend ses esprits la première, & quod qu'instruite de l'artifice de son pere, elle est faisie d'étonnement, en se voyant seule sous des voûtes immenses, qui n'inspirent que la frayeur. Elle se lève enfin, & avec un ravissement mêlé d'effroi, elle découvre à côté d'elle son amant, livré à un doux sommeil. L'amour faisant insensiblement disparaître la

crainte, cette tendre amante applique sa belle bouche sur les lèvres d'*Abdallah* encore couvert de la pâleur de la mort. Dans l'espérance de les baiser bientôt refléuries, elle se couche à côté de lui; elle le tient embrassé jusqu'au moment de son réveil. Bientôt elle sent sur son sein palpiter le cœur de son amant, dont la bouche, réchauffée par les baisers ardens de *Balsore*, commence à se mouvoir. Alors saisie d'un frisson de joye, elle s'éloigne pour jouir, sans être apperçue, du plaisir de sa première surprise. Où suis-je, dit *Abdallah* revenant à lui, où suis-je? Le sentiment revient-il dans mon ame. Quel est ce Temple? Quelle est cette profonde tranquillité, & cette sombre lueur? Que vois-je? Un songe trompeur viendrait-il abuser mon ame? N'apperçois-je pas *Balsore* à côté de moi? Oui, oui, c'est elle. C'est cette divine beauté. Je la reconnois à l'éclat de ses tendres yeux. Je suis sans doute dans la demeure des ames heureuses. Voici les grottes tranquilles du Paradis, & c'est l'ombre de ma chère amante que j'y apperçois. Ce fut

ainsi que ses premières paroles exprimèrent son ravissement. *Balsore* n'étant plus maîtresse de ses mouvemens , vole vers son amant , & pleurant de tendresse , se jette dans ses bras empessés de la recevoir. Le plaisir qu'ils ressentirent en cet instant , fut aussi vif que la douleur qu'ils avoient éprouvée , lorsqu'ils s'étoient vus cruellement arrachés l'un à l'autre. Quelle fut l'émotion de leurs cœurs , lorsqu'*Abdallah* appliqua ses lèvres ranimées sur la belle bouche de *Balsore* , & qu'elle se laissa tomber dans un doux évanouissement sur le sein de son Prince ! Joyes célestes , joyes inexprimables , vous n'êtes senties que par l'innocence qu'anime un tendre amour ! Mais nulle bouche mortelle ne peut vous chanter ; ceux mêmes , sur le cœur desquels vous vous êtes le plus épanchées , ne sçauroient vous peindre. *Balsore* raconte à son amant , comment elle a été transportée dans ce lieu ; le dessein du Roi , sa feinte mort , & le stratagème de son tendre pere. Ce récit est interrompu par mille baisers , & ce tendre couple n'est que plaisir & que volupté. Ils ne

songent pas seulement au moyen de sortir de la triste demeure où ils sont renfermés : plongé dans les bras de *Balsore*, *Abdallah* trouve la pâle lueur qui les éclaire préférable à la lumière du jour.

CEPENDANT *Élim* veilloit à la délivrance des deux amans, & imaginoit un nouvel artifice pour les faire sortir sans être découverts. Les jours où la lune se montre dans tout son éclat approchoient, & depuis les tems les plus reculés, on croyoit dans la Perse, que la première nuit de la pleine Lune qui succède au décès des Princes & des Princesses, ces Illustres morts fortoient à minuit de *la Maison Noire* par une des portes du Levant, & qu'environnés de l'éclat d'une gloire éternelle, ils prenoient de-là le chemin des demeures bienheureuses. C'est pourquoi on donnoit à cette porte le nom de *la Porte du Paradis*. Cette croyance superstitieuse délivra nos amans de leur prison.

LE sage *Élim*, chargé d'embaumer le corps du Prince & de sa propre fille, entroit dans le Mausolée sans être suspect, & en fortoit

librement. La veille du jour , qui précédoit la pleine Lune , il prépara tout ce qui étoit nécessaire au déguisement du Prince & de sa fille. Il les couvrit de simares d'une blancheur éblouissante. Sur ces vêtemens il fit descendre en flottant des manteaux bleucélestes de soie de Perse. Il y attacha de longues queues brodées d'argent , qui , en coulant sur la terre , représentoient une lumière vive & étincelante. Les cheveux d'*Abdallah* étoient entrelacés d'une couronne de myrthes , & des roses fraîchement cueillies ceignirent le front de *Balsore*. Leurs vêtemens parfumés & agités par l'air embaument au loin toute la contrée.

ENFIN arrive la nuit désirée. La Lune propice aux vœux des amans monte dans son char argenté avec tout son éclat. *Élim* ouvre la *Porte du Paradis* : *Abdallah* & *Balsore* en sortent. Leurs superbes vêtemens éclairés par les rayons de la Lune , dardent de toutes parts une éclatante lumière , & les parfums délicieux qu'ils répandent dans l'atmosphère , persuadent facilement aux gardes frap-

pés d'étonnement, qu'ils voyent les ombres du Prince & de *Balsore*. Ils se jettent en tremblant le visage contre terre, & laissent un libre passage aux immortels, qui se dérobent soudain à leurs regards. *Élim*, sorti par une autre porte, s'offrit bientôt à la vue des amans, & couvert du voile de la nuit & de l'ombre des bois, il les conduisit dans un vallon de la montagne de *Kakan*, où la Santé a fixé sa demeure sur des collines couvertes de plantes salutaires, & environnées de l'air le plus pur. Le Sage ayant autrefois sur cette montagne tiré le Caliphe des bras de la mort, ce Prince lui avoit fait présent de toute la contrée.

LE jour étoit à peine sorti de ses portes dorées pour éclairer le monde, que les gardes s'empressèrent de porter à la Cour la nouvelle de l'apparition; mais les Courtisans n'y ajouterent point de foi, se persuadant que ce récit étoit du nombre de ceux dont on flatte les Princes pour en être récompensé.

Élim au comble de ses vœux, est arrivé avec ses enfans dans la retraite qu'il leur a

choisie. Amour, ce fut-là, que dans le sein du repos, tu répandis avec abondance tes trésors sur les amans les plus dignes d'être heureux. *Abdallah*, que ton bonheur approchoit de celui des Dieux ! Tous les biens que la simple nature peut offrir, te furent donnés. *Balfore* fleurit pour toi, comme un oranger odoriférant qu'entoure l'émail d'un parterre. Son cœur que tu possèdes sans trouble, t'offre tous les charmes de l'aimable innocence, jointe à tout l'éclat de la jeunesse & de la beauté. Amans fortunés, les jours fereins de votre vie ressembloient à ces premiers printems du monde, qui virent la félicité des bergers de l'heureuse Arcadie. Souvent, assis sous un berceau émaillé de fleurs, vous eutes pour témoins de vos embrassemens & de tout ce qu'éprouvoient vos tendres cœurs, la vertu qui, en vous reconnoissant pour ses enfans, se plut à vous entendre chanter le bonheur de la sagesse & de l'amour.

PENDANT que les beaux jours d'*Abdallah* & de *Balfore* s'écouloient avec la douceur du zéphire, lorsqu'essayant ses premières ailes,

il passe sur la pointe des plantes , pour aller caresser le sein d'une belle anémone qu'il aperçoit de loin, le tyran mourut. *Ibrahim*, son sage fils, les délices des peuples, lui succède ; & ramenant la félicité de l'âge d'or dans son Empire, il effuya les larmes de ses sujets.

UN jour le nouveau Caliphe , étant à la chasse , porta ses pas incertains dans la contrée inconnue de *Kakan*. Déjà le soleil , achevant sa carrière , teignoit d'un rouge brillant les cimes des montagnes. Le Prince suivoit le cours d'un ruisseau qui , le menant par des vallons frais & fleuris , le conduisit enfin vers des cabanes , où sembloit regner la sécurité. Il s'empresse d'en approcher. Mais quel fut son étonnement ! lorsque , sous un amandier , il vit *Balsore* , avec une modeste liberté , se reposer dans les bras d'*Abdallah*. A peine ose-t-il en croire ses yeux , trop lents à le convaincre de la réalité d'une vue si agréable. Enfin la voix & les traits de son frere ne lui permettent plus de douter que ce ne soit lui : il se jette en chancelant dans les bras d'*Abdallah*. Je vous revois donc,

Donc , dit-il , vous que j'ai pleuré si long-tems ! Tendres compagnons de ma jeunesse , le Ciel m'accorde la plus grande joye , en me faisant retrouver *Abdallah* dans les bras de *Balsore*. Quel destin , quelle faveur des Dieux vous a ramenés dans ce monde ? Alors les amans lui dirent ce qu'*Elim* lui avoit caché , pour lui ménager le plaisir de la surprise. Le souvenir de leurs chagrins ne servit qu'à leur faire sentir plus vivement le plaisir de se voir réunis.

Ibrahim , oubliant sans peine la pompe de la Cour , avoit déjà joui pendant deux jours de la tendresse de son frere & de *Balsore* ; lorsqu'il offrit à *Abdallah* de partager avec lui sa puissance ; mais ce fut en vain. La grandeur suprême n'offrit rien à *Abdallah* qui pût le tenter ; & la tendre *Balsore* ne trouva point le trône comparable à la médiocrité qui la laissoit jouir entièrement de son époux. Du haut de la cime du fertile *Kakan* , ils montrèrent au Caliphe le bonheur des vallons qui renfermoient tous leurs souhaits.

H

A notre arrivée , ajoutèrent-ils ; toutes ces campagnes n'étoient qu'un beau désert. Voyez les ornemens que nos travaux y ont répandus. Voyez ces champs , cultivés par nos soins , nous prodiguer leur fertilité , les prairies se couvrir voluptueusement d'une herbe molle & riante , ces collines , ombragées par des cédres qui se perdent dans les airs , se couronner de rangées superbes de jeunes oliviers. Ecoutez ces cris de joye de nos troupeaux innombrables , qui font retentir de mille manières les échos de nos montagnes, Voyez nos bergères qui , pleines d'innocence , s'échappent des mains des bergers , & vont faire paître leurs moutons sur les bords de ces ruisseaux. Ah ! que l'heureuse nature a d'appas dans sa liberté tranquile & inconnue ! Cette campagne , ce siége du repos , ces grottes où se tient la sagesse , & ces cabanes habitées par l'amour , pourrions-nous les changer contre le fracas d'une Cour tumultueuse ? Quelle seroit notre folie , si nous allions sacrifier la tranquillité d'une vie douce , à l'esclavage , à la flatterie , & à la

Pompe ! C'est ainsi que sentant tout le prix de leur félicité , ils parloient au sage Caliphe , qui rempli d'une envie secrète , s'arracha de leurs bras pour retourner dans sa prison dorée. Mais à chaque retour du mois de Mai , qui , à son gré , revenoit toujours trop tard , il s'empressoit d'aller revivre dans les lieux habités par ses vertueux amis. Ceux-ci jouirent long-tems du bonheur de s'aimer , & virent , dans une famille nombreuse , fleurir autour d'eux les images de leurs vertus. Encore aujourd'hui , lorsqu'on veut souhaiter à deux amans le sort le plus fortuné , on dit dans les contrées de Kakan : *Soyez aussi heureux que le furent Abdallah & Balfore.*

II.

Z E M I N E T G U L H I N D Y .

REINE des êtres sensibles ! Déesse de l'amour ! ô Vénus , que sommes - nous sans les plaisirs que tu fais naître sous nos pas ? De même que les vents animent l'univers

Hij

que nous habitons , ainsi nous animent nos désirs divers , ressorts de toutes nos actions.

QUE de soupirs douloureux poussent les cœurs que tu parois oublier , jusqu'au moment où tu repands en eux tes délices ! L'auteur de nos ames , en concevant l'idée de leur existence , y placa ces doux penchans , dont la voix se fait toujours entendre. Avec quel empressement ne t'appelle point sans cesse cette voix , semblable au foible & tendre son de ces soupirs , qui font palpiter , de désirs inconnus , le sein d'une amante que tu ne daignes pas encore éclairer ! Toi seule , Déesse , & la riante innocence , ta compagne , nous faites connoître les douceurs célestes.

O mortels sensibles , bénissez votre sort ; rendez graces à l'amour , rendez graces à l'ami de votre être , par des transports enflammés qui seuls peuvent vous faire estimer la vie. Tandis que le misanthrope , le fou & le vicieux ne vivent point , vous connoissez le bonheur. Sans les doux baisers de *Doris* , les jours du tendre *Damon* feroient tissus des fils les plus sombres. *Doris* se faneroit comme

une belle fleur épanouie dans un désert. Inconnus l'un à l'autre, ils employeroient les plus charmantes soirées du printems à mêler leurs plaintes languissantes à celles de la tendre Philomèle. Humains, redoublez votre sensibilité. Je vais vous raconter le sort de *Zemin* & de *Gulhindy*, autrefois chanté par un Poëte Arabe. Puisse leur histoire vous convaincre que l'amour seul est capable de rendre heureux.

DANS les tems les plus reculés du monde, les Génies qui habitoient notre globe étoient soumis à *Firnaz*, Esprit bienfaisant, & favori de l'être suprême. Les airs, les montagnes, les bois, les rivières, la mer & les abîmes souterrains obéissoient à son empire. Les Nymphes, les Sylphes & les Gnômes, reconnoissoient ses loix. Un penchant éternel à l'amour le rendoit l'ami du genre humain; & de toutes ses occupations, celle de faire du bien aux hommes lui étoit la plus chère. Leurs enfans voyoient à peine la lumière, qu'il les mettoit sous la protection invisible de Génies tutélaires. Il prenoit lui-même un

H ij

soin particulier de ceux dont la physionomie annonçoit une belle ame. C'étoit lui encore qui , dès leur plus tendre enfance , se plaisoit à former les Poëtes qui devoient un jour chanter la sublime vertu. Il veilloit sur le tendre cœur des filles , & fauvoit , au bord du précipice , l'innocence de l'ardente jeunesse.

MAIS de tous ceux qu'il aimoit , un beau couple étoit l'objet de ses complaisances les plus attentives. Il l'aimoit comme il auroit aimé ses enfans. Aussi dans tout l'univers n'étoit-il point de jeunes mortels plus dignes de la tendresse du Génie. *Zemin & Gulbindy* , sortis tous deux du sang des Rois , étoient l'espérance de deux peuples qui couvroient les campagnes de la florissante Arabie. Un destin immuable , dont les décrets écrits sur des tables d'or , avoient été dévoilés à *Firnaz* , lioit par la fortune deux cœurs , que la nature avoit déjà secrètement unis par la plus puissante sympathie. Le favori de l'être suprême résolut d'en faire un modèle pour la postérité , & de leur procurer une félicité.

qui, comme leurs charmes & leurs vertus, surpassât celle des autres humains.

IL versa dans le cœur de *Zémin* les nobles désirs, le courage, la tendresse, & tout ce qui forme les héros; non ceux qui sont les fléaux des peuples, mais ceux qui, par leur amour pour l'humanité, méritent d'être les Dieux de la terre. *Gulbindy* occupoit encore plus que *Zémin* les soins de *Firnaz*. Il répandit sur son corps tous les charmes du printemps. L'amour brilloit dès l'enfance dans ses tendres yeux, & les ris voltigeoient comme les Zéphirs légers autour de ses lèvres qu'ils baisoient sans cesse avec un nouveau plaisir.

ORNÉS ainsi des dons du Génie, l'un & l'autre avançaient en âge, sans se connoître; & l'un & l'autre étoient élevés de la même manière. Le Génie avoit apparu lui-même à leurs parens; il leur avoit donné le plan d'une éducation conforme au but qu'il se proposoit, & ses ordres furent inviolablement exécutés.

L'AMOUR devoit rendre le bonheur de *Zémin* & de *Gulbindy* aussi parfait que celui

Hiv

dont les ames vertueuses jouissent dans l'É-
lisée. L'un devoit être enfin nécessaire au
bonheur de l'autre. Voici les moyens que
Firnaz jugea les plus propres à faire réussir
ce projet. Dès l'âge le plus tendre il sépara
le Prince de tout commerce avec le sexe ;
à peine eut-il quitté le sein de sa mere, qu'il
fut enlevé aux embrassemens des femmes &
de sa mere même. Une forêt, éloignée du
commerce des humains, devint sa retraite.
On lui choisit les instituteurs les plus renom-
més pour les lumières & pour les sentimens.
On fit couler dans son esprit, nourri des
plus utiles connoissances, une sagesse lumi-
neuse & dégagée de l'embarras des vaines
subtilités. Ce fut-là que tu lui enseignas, ado-
rable Vertu, comment vivent les hommes
dignes de vivre éternellement. Ce fut-là qu'il
reçut les leçons de la prudence, non de
celle qui règne aujourd'hui, & qui excite
l'indignation des belles ames, mais de
celle qui enseigne l'art inestimable de faire
le bonheur des peuples. On lui apprit de
bonne heure à connoître le mérite des Arts

& la dignité des grands talens. Deux Sages dont les chants nobles attiroient souvent les Dieux de la forêt, avoient particulièrement gagné sa confiance. Il les aimoit & les écou-toit avec plaisir, lorsque dans des repas en-joués & au milieu des coupes couronnées de fleurs, ils célébroient les actions généreuses des héros.

SON esprit fut ainsi formé. Les exercices endurcirent son corps au travail, & il laissa bientôt derrière lui dans cette carrière, ceux qui s'y faisoient le plus distinguer.

ON découvroit dans le moindre de ses re-gards un esprit élevé, & ses manières annon-çoient un héros. Seize ans s'étoient écou-lés, & il ignoroit encore qu'il étoit un sexe fait pour réunir tous les charmes, & pour occuper tous nos désirs.

LES défenses de *Firnaz* avoient imposé si-lence à tout ce qui l'environnoit, & ni la voix de ses amis, ni la lyre qui aime à chan-ter l'amour, ne l'avoient instruit de la félicité des amans. Son cœur avoit jusqu'alors été satisfait des embrassemens du noble *Sittim*.

C'étoit de tous les jeunes gens de son âge celui qui lui ressembloit le plus par la figure & par le caractère. Il l'avoit préféré à tous les autres pour en faire son ami.

PENDANT que *Zémin*, sans connoître la plus belle moitié de l'univers, grandissoit folitairement dans le sein de la sagesse; *Gulbindy* étoit formée pour lui par *Firnaz* lui-même. Les ordres du Génie avoient écarté loin d'elle tous les hommes. Renfermée dans un palais retiré, elle passa ses premières années dans l'innocence, parmi des compagnes aussi jeunes qu'elle, & belles comme les fleurs dont se pare la nature renaissante. Huit ans s'étoient à peine passés dans les bras de sa mère, lorsque le Génie enleva secrètement *Gulbindy*, un jour qu'elle erroit dans un labyrinthe de verdure avec sa chère *Syrma*: tel étoit le nom de la plus belle de ses amies. Après avoir calmé ses craintes par les consolations les plus tendres, il l'entoura d'un nuagé argenté, & la transporta dans une isle, dérochée à la vue des mortels par des nuées éternelles. Douze Nymphes, ritales de la

beauté de l'Atrore, reçurent *Gulhindy* sur le rivage fortuné. Elles la conduifirent par de longues allées de myrthes dans le brillant palais de marbre, où *Firnaz* avoit coûtume de se retirer, lorsque la méchanceté des humains l'avoit lassé d'aimer des ingrats.

SEMBLABLE au mois de Mai couronné de roses, & le plus beau de tous ses freres, *Gulhindy* s'épanouit & surpassa, sans le sçavoir, les Nymphes ses compagnes. Son jeune cœur n'étoit encore agité d'aucun désir, & la vertu seule avoit droit de l'émouvoir. Le Génie, qui, comme une autre *Minerve*, veilloit continuellement sur elle, n'oublia rien pour disposer son ame à recevoir l'amour qui devoit l'animer un jour. Souvent, à la lumière tranquille de la Lune, il la conduisoit, accompagnée de *Syrma*, dans de paisibles vallons. Là, il méloit au son de sa guitarre d'or des chants sublimes sur la naissance de l'ame, sur les beautés de l'heureuse nature, sur son innocence, & sur les douceurs d'une sainte amitié. L'harmonie puissante de ses accens répandoit dans le cœur sensible de la Prin-

cesse une satisfaction qui avoit quelque chose de céleste. Un sentiment délicieux ébranlant quelquefois son ame, de paisibles larmes s'échappoient de ses yeux, & couloient comme des perles sur son teint de roses. Alors elle ferroit tendrement *Syrma* dans ses bras, & sentoit redoubler sa joie dans ceux de son amie. Les songes mêmes ne lui laissoient point soupçonner qu'il fût des plaisirs plus vifs.

L'AMITIÉ tenoit donc dans son cœur la place de l'amour, & tous ses vœux, toute son affection, n'étoient que pour *Syrma*. C'étoit à elle seule que *Guthindy* désiroit de plaire. Elle cherchoit avec timidité dans les regards de son amie, si le contentement régnait dans son ame; & le moindre nuage, qui troubloit la sérénité du front de *Syrma*, faisoit trembler la Princesse. Partagés au contraire avec sa tendre amie, ses plaisirs lui devenoient plus agréables, à peu près comme l'on voit l'activité de la lumière augmentée par la réfraction.

... CEPENDANT approchoit le tems de la fleur

de son âge. Les désirs qu'amène cette saison dès nos jours, foibles dans leur naissance, s'étendent & se multiplient avec rapidité, & ce tems ressemble à un clair ruisseau, qui, à peine sorti d'un roc de marbre, coule à travers des champs fleuris, prend d'autres ruisseaux dans sa course, se gonfle, & se hâte de devenir un fleuve superbe.

LES désirs de *Gulhindy* croissent avec son sein, & lorsqu'elle s'abandonne à elle-même, elle éprouve un vuide, que les baisers de son amie ne peuvent remplir. Plongée dans une agréable mélancolie, elle erre dans les ombres de la forêt; des soupirs secrets lui échappent inopinément, & le sentiment qui les excite se peint bientôt dans ses discours. Quels mouvemens inconnus, s'écrie-t-elle! *Gulhindy*, que sens-tu? D'où viennent ces soupirs? que signifie ce frisson, qui semble te dire quelque chose? Quels sont les vœux secrets qui t'enlèvent? Quels sont les désirs que je forme, & que je ne puis satisfaire, lorsque je m'abandonne tendrement aux bras de ma chère *Syrma*? En vain je m'attache

à découvrir dans ses regards, si elle m'aime ; je n'y trouve point ce feu que j'y cherche, je sens même que je ne pourrai jamais l'y trouver. Ses yeux tranquilles ne s'animent point, ils ne me parlent point assez, & il semble qu'il manque quelque chose à ses baisers. Pourquoi mon tendre cœur se remplit-il au contraire de plaisir, lorsque *Firnaz* touche la guitare ? Pourquoi s'y élève-t-il des sentimens qui me surprennent ? Je me perds alors dans de douces rêveries, sans que mes pensées, qui se succèdent, s'arrêtent à aucun objet qui puisse me satisfaire. Quelles sont enfin ces émotions que je sens, lorsque me promenant dans le calme de la nuit, les chants du rossignol viennent frapper mon oreille ? Il se plaint ; je partage ses peines, sans trop sçavoir ce qu'elles sont ; mon sang échauffé se précipite dans mes veines : je devrois, ce me semble, former aussi des plaintes ; mais j'ignore de qui ou de quoi je dois me plaindre.

VOILA comme s'exprimoit *Gulhindy*, & elle étoit étonnée de s'entendre exprimer ainsi. Elle s'étoit approchée d'une fontaine ;

le-crystal poli des eaux lui présenta son image ; *Gulhindy* surprise la contemple avidement & avec admiration. Quel est cet être charmant, dit-elle ? Que vois-je ? Seroit-ce une Nymphé ? Ah ! que les ondes qui la baignent sont heureuses ! Mais comment ! Cet être des ondes se tourne vers moi ; il recule quand je recule ; il approche quand j'en approche , & ses traits se confondent , quand je me dispose à l'embrasser : mais, si cette figure étoit mon image ? Ne vois-je pas les fleurs de ces bords se répéter ainsi, & ces jasmins se peindre dans les eaux ? c'est sans doute mon portrait que je vois. Les agrémens & les charmes que j'y découvre , règnent sans doute sur mon visage , & je vois bien que *Syma* ne m'a point flattée.

MAIS à quoi sert toute cette beauté ? Pourquoi ces joues sont-elles colorées ? Que dit le sourire de cette bouche ? Tout cela m'est-il donné inutilement ? Cette rose m'invite à la faire éclore sur mon sein , & s'offre à me parfumer. Mais toi , *Gulhindy* , pour qui la nature te para-t-elle ? Pour qui te donna-t-elle

tant d'attraits ? N'y a-t-il point quelqu'être créé pour sentir & pour partager les mouvemens qui m'agitent ? Il est vrai que *Syrma* m'aime, que je lui suis plus chère que les autres compagnes ; mais sa tendresse ne me fait point jouir du plaisir d'être aimée, autant que je voudrois l'être. Ah *Firnaz* ! s'il est un cœur fait pour moi, que n'entend-il mes souhaits ? Mais peut-être sont-ils vains & sans objet. Où est cet être, dont je n'ai qu'une idée confuse, & dont la présence me devient cependant si nécessaire ?

AH ! si je le trouve jamais, & qu'il m'aime ; si transporté d'une ardeur égale à la mienne, il voloît dans mes bras, je m'abandonnerois aux siens, & je sens qu'un rayon céleste pénétreroit mon ame. Si ce cher objet n'étoit créé que pour moi, si dans chacun de ses regards, je voyois briller ce feu, ces desirs que j'éprouve ; réveillée par l'aurore, j'irois au bord d'une claire fontaine, cueillir les plus belles fleurs, pour en orner les cheveux de cet être aimable. Couchée avec lui sous l'ombre d'un myrthe, la tête appuyée sur son sein,

sein, je chanterois tendrement notre amour. Ah ! que nos transports nous rendroient la vie délicieuse ! Ah ! combien ! : . . . Mais, désirs insensés ! Après quoi soupirez-tu, *Gulhindy* ? Que te manque-t-il dans ce séjour de paix ? N'es-tu pas assez heureuse sous les aîles du puissant *Firnaz* ? Mais d'où vient que la sérénité & la joye de mon enfance dispaeroissent ? D'où vient que le printemps, dont la présence riante m'inspiroit autrefois une si douce joye, ne fait à présent qu'ex-citer & augmenter en moi des désirs dont je ne puis définir la nature ?

C'EST ainsi que, livrée à une tendre in-quiétude, *Gulhindy* s'entretenoit avec elle-même. Le Roi des Génies caché à sa vûe par un nuage, l'entendit, & triompha de voir s'allumer dans son sein une ardeur dont l'excès alloit faire sa félicité.

CEPENDANT le cœur de *Zémin* étoit troublé par des mouvemens semblables, mais plus impétueux. Son front, auparavant si serein, ressembloit à un jour d'été, qui, après une belle matinée, se couvre de voiles

ténébreux. *Zémin* n'étoit plus l'image vivante des ris & de l'allégresse. Il cherchoit la solitude, fuyoit son ami, & s'enfonçoit dans des bosquets impénétrables à la lumière. La verdure nouvelle & les charmes des campagnes rajeunies ne faisoient qu'augmenter son chagrin. Il auroit voulu que toute la nature fût triste, & que, pour satisfaire son ame, elle ne se revêtît que de sombres couleurs. Déjà, pendant toute une année, il s'étoit livré à ses rêveries. Il aimoit *Sittim*; mais son cœur désiroit quelque chose, que toute la tendresse de son ami ne pouvoit lui faire rencontrer. Souvent il cherche à approfondir comment se sont formés dans son ame les mouvemens qui lui ont ravi son repos. Il fuit le nouveau penchant qui l'agite; il cherche à percer les replis de son cœur; mais c'est un labyrinthe, où il s'égaré.

UN jour se promenant au lever de l'aurore, la tranquillité du matin, & les ombres qui ne laissoient encore qu'entrevoir les objets, augmentèrent sa mélancolie; il erra long-tems d'un pas incertain, & laissa enfin

échapper ces paroles : Non , ce n'est pas en vain que j'éprouve des désirs ; sans doute ils m'annoncent un bonheur plus grand que celui dont j'ai joui jusqu'à présent. Avec quelle ardeur souhaité-je souvent d'être aimé de *Sittim* encore plus qu'il ne m'aime ! Je m'empresse dans ces momens de l'embrasser , pour épancher dans son sein mille mouvemens différens de tendresse. Mais à peine le vois-je , que mon cœur se glace & semble se refermer. Non , quoique j'aime *Sittim* , ce n'est pas lui qui fait l'objet du penchant qui m'entraîne. Mais pour qui sont ces désirs ? Ne seroient-ils qu'une illusion ? Seroient-ils vains comme les résolutions que les hommes prennent pendant le sommeil ; ou comme les figures que forment les nuâges , & que le vent dissipe. Mais la nature , dans les ouvrages de laquelle le sage *Mirza* ne me fait remarquer que de l'ordre & de l'harmonie , donneroit-elle au cœur d'un être créé pour l'éternité , des désirs qui surpassent sa puissance ! Non sans doute. Mais pourquoi ne vois-je pas dans *Sittim* le même trouble dont je suis possédé ?

Le calme règne toujours sur son visage ferein :
Il n'est agité par aucun désir qu'il ne puisse
satisfaire. Suis-je donc le seul mécontent sur
la terre, le seul qui soupire toujours, & qui,
toujours moins aimé qu'il ne désireroit l'être,
cherche un objet dont les inclinations res-
semblent aux siennes ? Ah ! puissante Nature !
que n'as-tu produit un être semblable à celui
que crée souvent mon imagination ? C'est un
visage céleste, & qui a quelque chose de
divin, que je vois alors devant moi. Je donne
à ses yeux tout le brillant de la voute azurée.
Je répands sur son sein & sur ses joues le
tendre éclat de la rose, & la blancheur de
l'albâtre sur son beau corps. Son regard me
sourit plus noblement & avec plus de ten-
dresse que ne m'a jamais souri *Sittim*. Tout
transporté, j'embrasse cette belle chimère,
qui, en rougissant modestement, se jette dans
mes bras & tremble sur mon sein. D'où
viens-tu, image enchanteresse ? Habites-tu
une terre plus fortunée que la nôtre ? Ne se-
rois-tu point une fleur des champs *Elisées*,
ou la favorite des Dieux ? Mais, que dis-je !

Non , tu es la même après laquelle je soupirai si souvent au milieu de la nuit. A ton aspect , tous mes désirs sont apaisés. Tes regards versent dans mon ame le repos , la volupté , & une joye que je n'ai jamais éprouvée. C'est toi que je cherche. C'est toi que mes soupirs conjurent de paroître à mes yeux....Apprends moi, Nature , où tu caches cet objet , & sur quel climat roule le ciel qui éclaire ses yeux. Peut-être l'élèves-tu quelque part au milieu des rosiers , dont les fleurs se flétrissent de honte d'être surpassées par sa beauté. Ah , puisses-tu la conduire au devant de mes pas ! Doux Zéphirs , qui badinez autour de cette belle personne , précédez-la , lorsqu'elle approchera de moi , & avertissez-moi de sa présence par vos soupirs. Vous , ruisseaux argentés , que votre cours rapide me conduise à l'endroit fortuné où couchée au milieu des fleurs , elle repose sur vos bords.

AYANT parlé ainsi , il se plongea dans la rêverie la plus profonde. *Firnaz* , qui , du haut d'un cèdre , avoit écouté *Zémin* , peignit à

ses yeux le portrait de la divine *Gulhindy*. *Zémin* suit cette image à travers mille buissons , & croit la voir , encore long-tems après qu'elle est disparue. Il vole après cette ombre chérie , en suppliant les bois de ne pas lui cacher l'objet de sa tendresse. Voilà le tems , se dit *Firnaz* à lui-même , de contenter deux cœurs qui se cherchent. Je veux que *Zémin* rencontre inopinément *Gulhindy*, dont le phantôme fait l'objet de sa poursuite : qu'ils frémissent de joye en se rencontrant. Avec quelle volupté verrai-je du haut d'un nuage , combien ils seront étonnés de se trouver ; comment , en voulant se fuir , ils se sentiront arrêtés , comment enfin la surprise , le plaisir & l'admiration feront couler leurs larmes.

Firnaz se transporte aussi-tôt sur les ailes des vents dans la contrée où *Gulhindy* dormoit encore. Un songe , envoyé par le Génie , venoit de lui tracer l'image du Prince. Elle l'avoit vû errer dans les bois , comme si , entraîné par une inquiétude pleine d'impatience , il eût cherché un ami égaré. En

l'appercevant, un doux frisson avoit ébranlé tout son cœur, qui, en se gonflant avec timidité, se sentoit emporté par une puissance intérieure vers ce cher objet. Mais dans l'instant où l'inconnu paroissoit la découvrir à son tour, attacher sur elle un regard immobile, & dans l'enthousiasme de sa joye, s'élançer vers elle, le charme de l'illusion fut rompu. Avant que *Gulhindy* pût s'arracher à la surprise & au sommeil, *Firhaz* vint, avec la même rapidité que la pensée parcourt les espaces du tems, la transporter sur la route où *Zémin* cherchoit tristement l'image qui s'étoit offerte à sa vûe.

SORTIE tout à coup de son assoupissement, elle regarde autour d'elle, & ne peut comprendre comment elle se trouve dans des lieux inconnus. Mais quel sentiment n'éprouve-t-elle point, lorsqu'elle voit venir à elle un être pareil à ce phantôme chéri, dont un songe favorable venoit de lui offrir l'image? Que ne sentit point de même le jeune Prince à la vûe de celle pour qui, depuis si long-tems, il soupiroit en vain! Nulle expression

ne ſçauroit rendre ce qui ſe paſſa chez eux ; & leurs transports ne peuvent être conçus que par des ames qu'un décret éternel de la nature deſtina l'une pour l'autre , & dont les yeux , en ſe rencontrant pour la première fois , ſe jurent un amour éternel.

FRAPPÉS d'étonnement , *Zémin* & *Gulhindy* reſtent immobiles , le cœur plein de mille ſentimens qu'ils ne peuvent exprimer.

CEPENDANT *Gulhindy* , ne pouvant réſiſter à ſa timidité naturelle , baiſſe modeſttement ſes regards , dès qu'elle apperçoit dans les yeux de *Zémin* cette flamme qu'elle n'avoit jamais vu briller dans ceux de *Syrma*. Ah ! *Thomſon* (a) , que ne peux-tu me prêter ton pinceau plein de vie , pour tracer avec vérité la ſurpriſe du jeune Prince à l'aſpect des charmes répandus dans la perſonne de *Gulhindy* ! Ses regards inſpirent une eſpèce d'enthouſiaſme à ſon ame , enivrée de plaiſirs. L'admiration l'empêche quelque tems de parler ; l'amour l'emporte enfin ; il s'approche avec timidité de ſon amante , & lui dit :

(a) Célèbre Poète Anglois du dix-ſeptième ſiècle.

Être vers lequel un désir impérieux attire mon cœur, comment te nommerai-je ? De quel nom te saluerai-je, chef-d'œuvre immortel de la création ? Non, tu n'es point sorti du sein de la terre. La clarté du ciel rit dans tes beaux yeux ; tes attraits effacent tout ce que le printems a de plus brillant. Quels enchantemens opère ta seule vûe, & quel n'est point le charme de ta présence ! Oui, tu es celle que mon cœur agité chercha si long-tems au milieu du silence & de la tristesse de la nuit. Oui, c'est toi ; ton seul aspect répand de nouveau dans mon sein cette joye de la vie, qui me fuyoit depuis si long-tems. Que je t'aime ! Mais quoi ! tu m'évites ; tes yeux se promènent avec timidité autour de toi, & semblent craindre de rencontrer mes regards ! Ah ! ne me fuis point. Sens plutôt que tu es devenu nécessaire à ma vie. Viens à ton ami, viens à celui qui ne désire que toi. Il dit, & tremblant de crainte & de désir, il se hâte de l'embrasser, tandis qu'elle hésite encore, & que le trouble de ses sens tient son ame suspen-

due. L'étonnement de *Gulhindy* ne l'avoit point empêchée de jeter sur *Zémin* plus d'un regard tendre. La majesté de sa figure mâle & régulière, la noblesse de son air, son front ouvert, sa taille semblable à celle d'un palmier, ses yeux pleins de vivacité, où l'amour sembloit avoir placé la persuasion, concouroient à attirer vers lui le cœur de *Gulhindy*; mais encore innocente & timide, elle trembla, lorsque, plein d'ardeur, il accourut pour lui donner le premier baiser. Elle veut s'échapper; une puissance supérieure, ta puissance, ô Nature, vient arrêter ses pas. *Zémin* s'approche, & tous deux éprouvent un doux frémissement. Des larmes leur échappent, lorsque leurs yeux venant à se rencontrer, ils lisent dans les regards l'un de l'autre tout l'excès de leur amour. *Zémin* se jette au cou de *Gulhindy*, qui trop foible pour ne pas succomber à un plaisir inconnu, s'évanouit dans les bras de son amant. L'amour placé dans un nuage azuré avec *Firnaz* descend du Ciel pour voir les tendres embrassemens de l'innocence, & pour

les bénir. A l'instant croissent à l'envi , dans l'endroit où sont ces amans , des fleurs chargées de nectar, & un sourire satisfait se répand sur toute la Nature.

Zémin & Gulhindy , revenus de leur première ivresse , se préparoient à parler , lorsqu'une lumière pure & éblouissante vint les environner. C'étoit *Firnaz* qui , sortant d'un tourbillon de flamme , parut à leurs yeux sous une forme céleste. Mortels fortunés , leur dit-il, vous qui , dociles à l'amour, goûtez des délices inconnues aux humains, voyez, mes enfans , voyez l'Auteur de votre félicité. Si vous pouvez vous aimer plus que ne s'aiment les autres humains , si de vos tendres embrassemens naît pour vous un bonheur égal à celui des Dieux , c'est mon ouvrage. Le sort vous conduisoit l'un vers l'autre. Il étoit écrit que vous vous aimeriez. Mais que la passion divine des Esprits d'un ordre supérieur est rare parmi les hommes ! Dans des bras échauffés par un feu impur , on voit bientôt s'éteindre la flamme d'une volupté passagère , allumée par le corps seul ;

& par le mélange séduisant de quelques couleurs. Ces feux ne méritent point le nom de l'amour, qui, pour être heureux & digne de l'immortalité, doit naître d'une harmonie universelle de deux êtres, & de l'accord le plus parfait de tous leurs penchans. Deux amans créés pour leur bonheur mutuel sont entraînés l'un vers l'autre avant que de se connoître. Pressés par le même désir, leurs yeux & leurs cœurs ne sont que joye, dès qu'ils se rencontrent. Faire le bonheur l'un de l'autre, est le centre où se réunissent tous leurs vœux. Semblable à un doux & clair ruisseau qui fuit au travers d'une campagne fleurie, leur vie s'écoule dans les plaisirs, & va se répandre dans l'éternité; leurs ames, environnées d'un plus beau ciel, jouiront d'un amour encore plus parfait & plus heureux que sur la terre. Mes chers enfans, c'est là la félicité qui vous attend, Vous vous êtes sentis nécessaires l'un à l'autre, & la voix de la Nature, rendue plus intelligible par mes soins, vous a appellés à votre union. Soyez heureux, & réunissez vos vertus. Cher Ze-

min, que la douce tendresse , qui te sourit dans les yeux bleus de *Gulhindy*, modère le courage & le feu de ton cœur héroïque. Et toi, fille des *Zéphirs*, fortifie ton courage de l'amour de *Zémin*, & sûre qu'il te sert d'appui, apprends à mépriser l'envie. Que l'humanité, le plus beau fruit de l'amour, vous enseigne à détourner une partie de votre bonheur sur ceux dont la prospérité vous fut confiée par le destin. La vertu, vers laquelle je dirigeai vos penchans, ne vous abonnera jamais ; car elle aime à être témoin des baisers purs des humains, lorsque leur amour, s'élevant au-dessus des voluptés sensuelles égale celui des esprits célestes. Je vous laisse, chers enfans. L'amour sera votre Génie tutélaire.

APRÈS ce tendre adieu, *Firnaz* les bénit ; s'entoura d'un nuage , & disparut ; mais il laissa près d'eux la sagesse, la joye & la paix. Elles ne se sont jamais éloignées de ces deux amans, & elles ont fait admirer à la postérité la plus reculée le bonheur de *Zémin* & de *Gulhindy*.

III.

LA VERTU MALHEUREUSE.

SÉRÈNE, image vivante de l'innocence, étoit la beauté la plus touchante. Son ame éclatoit dans ses yeux, & chacun de ses regards exprimoit une vertu. La fraîcheur de la rose animoit son teint fleuri des plus brillantes couleurs. Une taille plus fière que les marbres cizelés par Phidias, un concours harmonieux des proportions que la nature assemble quelquefois dans le chef-d'œuvre de ses ouvrages; ce n'étoit rien au prix de la candeur qui sortant par tous les traits de son visage, verfoit dans tous les cœurs un amour sincère & délicat, tel que vous sçavez l'inspirer, ô charmante DORIS, aux mortels heureux qui vous voyent. *Sérène* étoit l'ornement de sa contrée: l'espoir d'un riche héritage, qui lui donnoit de l'aïfance, sans lui inspirer d'orgueil, attiroit autour d'elle une société choisie des beautés de son âge. Tel

que le lys argenté parmi les violettes , tels les charmes de *Sérène*, plus belle que le plus beau jour de Mai , la faisoient distinguer au milieu de ses compagnes chéries : cependant son cœur étoit modeste , & ne goûtoit que les délices de la vertu dans les bras de la plus tendre des meres , ou d'une fidèle amie , à qui se prodiguoient ces baisers purs & chastes que la nature destinoit à l'amour. Elle jouissoit à loisir de la plus riante jeunesse , sans prévoir que ce jour de printems alloit être obscurci par les ténèbres de l'orage. Sa retraite la plus chère étoit un vallon couvert d'un bois , où l'ombre & les ruisseaux invitoient aux langueurs d'une mélancolie mille fois plus exquise que les joyes de la Cour. C'est-là que dans les entretiens solitaires des Poëtes , elle goûtoit les tems heureux de la liberté. Tantôt sous un berceau qui recueilloit ses rêveries , tantôt sur un lit de serpolet & de fleurs , elle voyoit dans des songes ravissans les champs de l'empirée , & les séraphins voltiger sur ces plaines éclairées par les rayons divins , dont toutes les beautés

144 *Pièces pour servir de suite*

qui nous enchantent ne font qu'une réflexion éloignée & mourante.

SEIZE ans s'étoient écoulés dans une paisible volupté, lorsqu'une funeste catastrophe vint interrompre la plus belle scène de sa vie. *Sérène* avoit un pere, à qui l'avarice & l'ambition (ces vertus du grand monde) avoient ôté les sentimens paternels. *Jocaste* étoit le jeune homme le plus dissolu dans un siècle de corruption. Des filles séduites, des femmes deshonorées, des familles pleuroient les trophées de cet infâme conquérant. Mais aux yeux d'*Harpax*, les richesses effaçoient toutes les horreurs du vice & tout l'éclat de la vertu. Les oppositions d'une mere, aussi fidèle que tendre; n'eurent pas plus d'empire sur un cœur endurci par l'intêtêt; que les prières, les larmes & le désespoir de sa fille. Envain elle embrassa les genoux de son pere, & demanda la mort comme un bienfait; sa beauté, sa douceur, son innocence, tout fut sacrifié: *Sérène* pleurée de tous les cœurs vertueux & sensibles devint la proie du crime, qui s'applaudit de son triomphe.

Jocaste

Jocaste eut à peine flétri de ses mains profanes la fleur d'une beauté si pure, qu'il sentit les dégoûts qu'une ame licentieufe & sans frein doit éprouver par-tout. Brisant les nœuds du devoir & de la décence, il retomba bientôt dans les bras des *Phrinès*, qui lui vendirent toujours plus chèrement le poison de la débauché. Sa jeune épouse essaya de le ramener par des attentions, des exemples & des caresses. Des charmes, qui dans une étrangère l'auroient enchanté jusqu'à la fureur, n'avoient plus d'empire sur un cœur insensible à tout ce qu'il possédoit.

Sérène couloit la saison de la joye & des plaisirs dans des torrens de larmes. Les jours de son été se passoient dans un orage continu. La solitude & l'image de la mort faisoient toute sa consolation. Le cœur trop élevé pour découvrir les chagrins cuisans qui la dévorioient, elle n'avoit pas même, pour soulager le fardeau de ses ennuis, la compassion d'une amie.

TANDIS qu'elle s'abandonnoit aux rigueurs du plus malheureux hymen, *Ariste*,

K

146 *Pièces pour servir de suite*

qui possédoit une terre au voisinage de *Jocaste*, revint de ses voyages. C'étoit un jeune homme à qui la nature avoit donné ce qu'elle assortit rarement, un esprit agréable & le plus aimable de tous les cœurs. La franchise étoit peinte sur son front. La fleur de la jeunesse & les graces de l'éducation le faisoient chérir des vieillards & des belles. Il n'avoit jamais aimé, parce qu'il ne trouvoit d'attraits que dans cette simplicité que les femmes de son siècle reléguoient aux bergères d'un âge fabuleux. *Jocaste* avoit connu *Ariste* dans l'enfance ; il rechercha sa société, parce qu'elle étoit vantée ; & pour attirer la bonne compagnie à sa table, il l'engagea d'y venir. C'est-là qu'*Ariste* vit pour la première fois *Sérène*, dans l'appareil touchant de la vertu qui souffre. La langueur de ses yeux ternis par des larmes amères n'en étoit que plus capable d'enflammer une ame sensible. La beauté qui perçoit à travers ces nuages de mélancolie & de tristesse, lançoit des traits plus surs que ceux de la passion. *Ariste*, que le bruit des malheurs de *Sérène* & de sa fer-

meté ſembloit avoir prévenu contre toute ſurpriſe, ne put tenir devant ces appas qui ne cherchoient point à plaire. Son cœur, déchiré par la tendreſſe & la pitié, laiffa voir ſon émotion. *Sérène* découvrit dans ſes yeux qui ſe déroboient modèſtement, un aveu qui n'allarma point ſa vertu ſublime, parce qu'il ne renfermoit pas de coupables déſirs. Elle fut à ſon tour ſenſible, & touchée de la compaſſion qu'elle faifoit naître ; mais cet intérêt ne fut pas apperçu.

Ariſte la quitta bientôt pour affranchir ſa douleur de la crainte. Malheureux que je ſuis ! dit-il après un torrent de larmes ; pourquoi le deſtin a-t-il ſéparé deux cœurs nés ſous l'afcendant des mêmes vertus ? Oui, la ſageſſe & l'amour nous avoient formés pour vivre enſemble ; & *Jocaste* poſſede un tréſor qu'il néglige. Pourquoi le plus digne amour, cet amour qui auroit été la plus ſublime de mes vertus, eſt-il un crime aujourd'hui ? Il faut donc que j'étouffe la paſſion la plus pure. Divine *Sérène* ! mon cœur doit ne te point aimer, ce cœur, dont ton image remplit toute

l'étendue , & fixe invinciblement tous les vœux ! Non , mon amour ne combat point le devoir. Comment tes yeux allumeroient-ils des feux indignes de toi ? Dis-moi, *Sérène*, pourquoi je crains plus de te déplaire que je ne désire de te charmer ? je te perdrais peut-être , si je te possédois. Mais je puis jouir du bonheur de te voir , du plaisir de t'aimer , & de l'espérance de te devenir cher un jour , quand l'âge de la passion aura fait place au sentiment délicat d'une amitié que la raison augmente & que la vertu justifie. Je ne veux adorer en toi que l'image de la vertu. Je retrouve tous mes goûts près de toi ; le don de réfléchir joint à l'art d'exprimer ; l'amour de la Poësie & de la Philosophie , quand elles viennent du cœur , & qu'elles retournent au cœur ; la sensibilité à toutes les actions qu'inspirent la pitié , la générosité , la passion du bien universel. Ne crains point mon amour , tandis qu'il s'enveloppera dans toutes ces considérations sublimes : s'il me trompoit jusqu'à porter atteinte à la moindre des vertus que je respecte en toi , j'aurois trop de re-

mords. Je te pleurerai donc éternellement, je t'aimerai, je remplirai les déserts de mes plaintes & de ton nom. Mais, où s'égare mon cœur désespéré? Mon amour peut-il soulager la malheureuse *Sérène*? Hélas! toutes mes larmes & mes tourmens ne feroient peut-être qu'aigrir l'amertume de sa destinée. Mais non; un vent léger dissipe mes plaintes, semblables à celles d'un jeune amant, qui d'abord attaché comme un marbre au tombeau de sa maîtresse, frissonne d'horreur, lève les yeux au Ciel, & redemande à la mort l'objet de ses amours. Vous qui vous croyez les plus malheureux des hommes, consolez-vous, je souffre plus que vous. Ni l'ami qui voit son ami perdre tout son sang pour la patrie, & qui, brulant d'expirer avec lui, tombe dans les mains du vainqueur qui l'enchaîne; ni l'amant, dont l'épouse chérie vient d'être frappée de la foudre entre ses bras & réduite en cendres à ses pieds, ne sentent pas une douleur égale à la mienne. Ah, *Sérène*! si tu versois une seule larme pour moi, pour ce malheureux qui t'aimeroit, (si le Ciel l'eût per-

mis) d'un amour si pur & si sacré , banni de ton aspect , privé de tes regards , je supporterois mes malheurs. Comment ! . . . je les supporterois ! . . . Non . . . mais au moins j'en mourrois.

C'EST ainsi qu'il soulagea les violentes agitations de son ame. Il ne put se commander de ne plus voir l'objet dont il étoit sans cesse environné , mais il le vit toujours avec plus de réserve & d'embarras. *Sérène* , aussi tendre & plus malheureuse que lui , ne sçavoit pas aussi bien contraindre ses sentimens. Son ingénuité la rendoit incapable de dissimulation. Ses regards souvent détournés , ses soupirs arrêtés auroient trahi son silence ; mais la tendresse d'*Ariste* étoit trop délicate , pour lui permettre de chercher les traces du retour dans les yeux de *Sérène*.

CEPENDANT elle perdoit chaque jour l'éclat de son teint. Les rigueurs d'un époux , l'intérêt d'un ami , ses peines passées , la crainte de l'avenir , qui pouvoit amener un moment fatal à sa vertu , tout accabloit son ame , & précipitoit la décadence de sa beauté.

Ariste voyoit flétrir sensiblement les fleurs de son visage ; & plus ses charmes pâlissoient , plus il sentoit redoubler la vivacité de sa compassion. Souvent il résolut de la consoler , de dévorer ses propres maux , dût-il en être plus tourmenté : il appella la sagesse & la raison au secours , & se croyant désormais assez ferme , il voulut parler ; mais un frisson glaça sa langue , dès qu'il leva les yeux sur *Sérène*. Le sentiment de son amour effaça toutes les idées célestes qui devoient faire succéder le calme à des troubles affreux. Il se dérobe encore aux yeux de *Sérène* attendrie ; mais son image le suit , comme une ombre attachée à ses pas.

UN soir , enveloppé dans sa profonde tristesse , *Ariste* avoit cherché la solitude au fond d'un bois voisin de la terre de *Jocaste*. C'eût été l'élysée pour un cœur dégagé de soucis , & qui vole au-devant de la joye ; mais *Ariste* , dans l'accablement de son ame , n'y voit que les couleurs de la mort. Déjà la lune brilloit dans la rosée éclatante de ses rayons ; les oiseaux avoient suspendu leur ramage , tout

étoit dans le silence , & le murmure même des ruisseaux invitoit au sommeil : le repos de la nuit n'étoit interrompu que par les frissonnemens passagers d'un zéphir languissant , que l'amant affligé recevoit comme un soupir de la nature compatissante à ses maux. *Ariste* , errant d'un pas inquiet , arrive près d'un bosquet vouté de jasmin & de chèvre-feuille. C'est là qu'il vit , sans être apperçu , la divine *Sérène* cachée à moitié par l'obscurité du feuillage. Un bras plus blanc que l'astre de la nuit soutenoit à peine sa tête négligemment panchée sur son sein. Les soupirs de son cœur agité perçoient à travers les arbrisseaux qui servoient d'asyle à sa douleur. *Ariste* recule d'abord tout tremblant , mais il s'arrête pour écouter la voix plaintive qui sortoit de ces bosquets. N'ai-je donc une ame que pour souffrir , disoit-elle ? Hélas ! quelle est ma vie ? La nature est morte pour moi ; mes jours plus sombres que des nuits , & des nuits plus longues que les années , s'écoulent lentement dans l'insomnie & les larmes. O momens trop courts d'une paisible enfance , qu'êtes-vous

Devenus ! plus rapides que les belles matinées
du printems , vous voilà passés sans retour.
Jamais l'infortune détruisit-elle de plus belles
espérances ? Ah Dieu ! vous aimez trop le
bonheur des humains : mes maux sont uni-
ques sans doute. O providence éternelle !
pardonne à ma douleur ; mais pourquoi me
formas-tu ce cœur si tendre & si sensible ?
Pourquoi le remplis-tu de sentimens si élevés
d'amour & de vertu ? Etoit-ce pour être en
proye aux rebuts d'un époux sans tendresse ,
& sans fidélité ? Etoit-ce pour être à jamais
séparée de celui que tu semblois avoir créé
pour moi ? ne devois-je être sensible que pour
les tourmens ? Jours de félicité ! paradis de
délices ! qu'une flateuse illusion me faisoit en-
trevoir , lorsque ma liberté m'inspiroit en-
core le noble désir d'être animée ; hélas ! tout
est perdu ! Mon ame retrouve à peine dans
sa mémoire les traces obscurcies du bonheur
de ma jeunesse. Misérable *Sérène* ! combien
de fois ai-je senti la plus douce émotion , lors-
qu'enivrée d'un enthousiasme qui prévient
l'expérience , je peignois à mes yeux l'aima-

ble époux que je me croyois réservé par le Ciel ? je voyois sur son visage la majesté de la vertu, la probité sur son front, & les traits austères de la sagesse adoucis par la tendresse : remplie alors d'une émulation qui m'enchantoit, je voulois me rendre digne d'un cœur que tout l'univers devoit me disputer. Avec quel empressement je préparois mon ame aux délices de l'amour par les douceurs de l'amitié ! Comme je m'exerçois, par des attentions envers mes compagnes, à faire un jour le bonheur de celui, qui devoit me posséder seul & pour jamais ! Que je trouvois heureux ces momens d'une vie innocente qui m'approchoit du Ciel ! Que j'étois enchantée de voir de loin nos jours tissés de plaisirs, couler sans crime & sans trouble, pour se perdre dans une éternité de bonheur ! Mais hélas ! j'ai consumé tous mes biens en espérance : un songe a tout emporté. Tel un malheureux, élevé jusqu'au trône sur les ailes du sommeil, se retrouve dans la cabane, ou même dans les fers de sa prison. En vain la vertu veilla sur tous les mouvemens de mon

Cœur , pour en faire un digne présent au mortel qui le mériteroit. Généreux ami , qui ressemblez si fort à celui que mon imagination me destinoit , appeaisez vos tourmens. Le Ciel m'est témoin combien votre pitié me touche, combien , pour vous rendre heureux , je désirerois de souffrir , s'il étoit possible , encore plus que je ne souffre. Devoirs sacrés qui me liez , vous n'êtes point contraires à des vœux si épurés ! Ne méritoit-il pas un fort moins affreux ? . . . Jamais sa bouche a-t-elle dévoilé le martyre de son cœur ? Jamais ses yeux ont-ils laissé échapper un regard qui démentît la pureté de son ame ? Ah ! qu'il m'auroit aimée ! . . . Mais le destin me ravit toute consolation , jusqu'à ces doux songes , jusqu'à ces chimères , que la vertu m'interdit. Oui , fuyez - moi , songe de ma jeunesse , fuyez , image d'une félicité vainement espérée : vous ne pourriez qu'augmenter mes malheurs. Un espoir plus certain commence à calmer mes troubles : mon ame épuisée de l'excès de ses maux entrevoit sa délivrance avec une agréable horreur. Elle erre déjà dans les régions

fortunées du repos ; je vois la mort approcher. Viens , recours des malheureux , dernière espérance de ceux qui n'en ont plus , viens fermer ces yeux éteints par mes larmes : conduis-moi dans le séjour éternel de l'innocence. Quelle douce rosée inonde mon ame ? Quoi ! le souvenir de tous mes maux se perd dans une volupté toute céleste ! Adieu , bosquets , adieu , ruisseaux , témoins de ma première joye , & de mes longs ennuis : & toi , digne ami , reçois la dernière de mes larmes , reçois avec mon ame ce calme qui m'environne ; mes soucis ont disparu , je vois un avenir serein , & nous serons heureux.

Sérène se lève à ces mots , remplie d'une sombre consolation , & laisse en se retirant le malheureux *Ariste* en proie à mille mouvemens qui partagent & déchirent son cœur.

ELLE ne survécut pas long-tems à ces derniers adieux. Son ame ravie , comme dans un doux évanouissement , s'envola , dans les bras de la mort , au séjour de cette vie dont la nôtre est une ombre. Quelle fut la situation d'*Ariste* en voyant les restes inanimés de *Sé-*

Sérène ! Accablé de toutes les horreurs de la mort , il tombe sans voix & sans couleur , & ne revient à lui que pour pleurer *Sérène* jusqu'au dernier soupir.

Ariste fuit le monde , où *Sérène* n'habite plus. Il va dans un désert , conforme à sa douleur , nourrir sans cesse le souvenir de celle qu'il ne lui est permis d'aimer que depuis qu'il ne peut en jouir. C'est là que ses jours coulent plus tranquiles , dans l'étude & la pratique de la sagesse. *Sérène* est toujours présente à ses yeux. L'habitude d'y penser lui en a fait le témoin le plus respectable de ses actions. Son cœur veille avec une tendre inquiétude sur lui-même , comme pour mériter encore l'amour de *Sérène*. Son image est toujours à ses côtés , tantôt pour appaiser les troubles de son cœur , & tantôt pour y semer l'espérance de la plus pure joye. Errant dans les sombres labyrinthes de la forêt , au retour de la nuit , il croit la voir descendre du Ciel , lui sourire , & mêler sa voix aux sons d'un luth harmonieux. Quels battemens de cœur & quelle douce mélancolie ! Non , il

158 *Pièces pour servir de suite*
n'appartient à l'ame de la sentir, que lorsque
se rappelant la divinité de son être, elle ose
s'élever au-dessus du sort & du tems pour en-
visager un avenir éternel.

IV.

FIRNAZ ET ZOHAR.

DANS la première jeunesse de notre monde, les humains ne connoissent d'autres liens que ceux par lesquels la nature les unit. Aucun trône n'étoit élevé sur les ruines de la liberté, & les hommes indomptés n'étoient point instruits à soumettre, comme des animaux, une tête docile au joug de leurs semblables. Chacun établissoit sa demeure où bon lui sembloit, sans craindre d'y être troublé. La terre, abondante en richesses dont on ignoroit l'art de pervertir l'usage, étoit dans toute son étendue ouverte à ses enfans. Ce fut dans ces tems heureux que la fortune, prodiguant à pleines mains ses biens à *Zohar*, le plaça non loin des bords de l'Euphrate, dans une contrée délicieuse, dont les vallons fleuris &

toujours couverts de rosée , étoient coupés de mille ruisseaux qui y répandoient la fertilité. Elle y ajouta de riantes prairies couvertes de troupeaux bondissans , des forêts de palmiers & d'amandiers , une maison nombreuse , & tous les trésors de la simplicité. Il est aisé de sentir quel pouvoit être son bonheur : car il n'est , ô sage Nature , aucun homme sur la terre qui ne puisse être content, pour peu qu'il veuille écouter avec docilité la voix qui lui parle sans cesse. Pour être heureux , la sagesse n'a pas besoin de l'abondance de *Zohar*. Quoique ce jeune homme eût reçu de sa douce & tendre mere un cœur flexible & un esprit enjoué ; l'ardeur d'une bouillante jeunesse lui fit bientôt quitter la route tracée par les soins maternels , & le porta à mille désirs extravagans. Son ame ne vit plus bientôt qu'une ennuyeuse uniformité dans le bonheur dont il jouissoit. Son cœur ressembloit à celui du citoyen de *Téos* , où s'étoit logé l'Amour. Chaque désir enfante en lui de nouveaux désirs. Pendant que les uns sont encore cachés dans leurs germes , les autres

se développent ; d'autres font déjà entendre leurs voix , tandis que les plus avancés se préparent à prendre l'effor , & ils font à peine grandis qu'ils multiplient à leur tour. Quel remède à un mal semblable ? quelque riche que soit la Nature , elle est toujours trop pauvre pour remplir les vœux que forment les insensés. Mais le dégoût lui-même, en conduisant nécessairement aux réflexions, contribue enfin à les affranchir du malheur de désirer éternellement.

Un jour que , lassé de parcourir les labyrinthes de son cœur accablé de soucis, *Zohar* s'étoit livré au sommeil , un songe animé continue la suite des idées qui venoient de l'occuper. L'esprit , au sceptre duquel le Roi des Génies avoit soumis toute l'étendue de notre globe , entreprit lui-même de guérir ce jeune homme des illusions , qui , sous une apparence de vérité , le séduisoient en veillant.

Zohar se croit placé sur le sommet d'une montagne , d'où , arrêté au pied d'un cédre il voit les biens de ses ancêtres s'étendre au
loin

loin dans des campagnes riantes. Mais , au lieu de les voir avec joye , il éclatte à leur aspect en plaintes amères. Ce n'étoit point pour lui que brilloit l'émail des prairies : en vain s'offrent à ses yeux , la beauté frappante d'une vûe immense , variée par les soins de la Nature , les ruisseaux de miel dont les flots dorés & transparens découlent des palmiers, les collines que la blancheur des moutons dont elles sont couvertes , fait briller comme les rochers de Paros.

ASSAILLI de mille désirs différens , qui , se succédant trop rapidement , se détruisent les uns les autres , il erroit d'un pas incertain , lorsque tout-à-coup ses yeux furent éblouis de l'éclat d'une lumière extraordinaire. Frappé d'étonnement , il voit s'abaisser un nuage d'or & d'azur , qui répand dans son passage une rosée aromatique. Sur ce nuage étoit portée une figure céleste , dont le regard & le sourire gracieux préviennent toutes les craintes qui pourroient naître dans l'ame. C'étoit *Firnaz* qui , sans être connu , parla ainsi à *Zohar* : Quelle vapeur mélancolique obscur-

L

est ton œil mécontent ? Quels sont les cha-
grins qui rongent ton cœur , afin que je les
satisfasse ? Enhardi par la douceur avec la-
quelle lui parloit le Génie , le jeune homme
répondit : Ma situation m'est odieuse , tou-
jours la même ; le matin ne differe point de
la nuit , & un jour ressemble à l'autre. Toute
ma vie ne me paroît qu'un instant ennuyeu-
sement prolongé. L'air qui m'environne est
trop épais pour moi. Les forêts & les vallons
me paroissent dénués d'agrémens. Les char-
mes même de *Thirza* se sont évanouis à mes
yeux , depuis qu'elle m'a reçu dans ses bras.

ELLE n'est plus cette beauté brillante ,
qu'avant de la posséder , je croyois capable
de remplir seule mon cœur. L'harmonie de
ses membres , les boucles de ses cheveux ,
couleur de jacinthe , son front d'yvoire , ses
yeux languissans , ses baisers , autrefois plus
doux que les prémices de la vigne , en un
mot , tout ce que je lui avois trouvé d'appas
n'existe déjà plus pour moi , & il n'y a que
deux jours que nous sommes unis. Mon cœur
sent un vuide immense , & ne trouve dans

toute la Nature rien qui réponde à ses souhaits. Génie favorable, car ton regard annonce ta bienfaisance, si tu veux me rendre heureux, métamorphose cette contrée, qui me paroît flétrie, en une campagne semblable à celles qu'habitent les êtres célestes. Qu'elle réunisse les beautés que la Nature trop avare a dispersées dans l'immensité de l'univers. Que tout y flatte mes sens, & que mon ame, avide de plaisirs, y soit enfin rassasiée de tout ce que l'imagination peut créer de plus charmant.

Il dit, & ses dernières paroles n'eurent pas plutôt quitté ses lèvres, qu'un doux évanouissement l'étendit aux pieds de *Firnaz*. Dans le même instant un frissonnement créateur parcourut toute la contrée. Elle se changea à mesure que le regard puissant du Génie décrivait un cercle autour de lui. La Nature en silence regarde avec surprise le Génie qui vient de l'embellir. Elle étoit aussi belle qu'elle le paroît aux Poëtes enflammés par l'amour, quand, auprès de leurs amantes, ils saluent le printems, ainsi que le saluèrent

164 *Pièces pour servir de suite*

Kristam ou *Eschilbach* dans les tems poétiques & fortunés, où l'amour & les graces badines voltigeant autour de la tête de *Frédérich*, agitoient les lauriers dont elle étoit couronnée. La violette, l'amarante & la jacinthe naissent sous leurs pas. La verdure est plus brillante à leurs regards enchantés ; des fleurs plus belles imitent le zéphir caressant, qui, insensible à leurs désirs, s'arrête sur le sein de la beauté dont le Poète est épris. L'œil de *Firnaz* venoit de répandre sur les campagnes de *Zohar* tous les charmes dont Homère & le Cigne de Mantoue, ces favoris des Muses, maintenant retirés de la terre, ont orné leurs descriptions du mont *Ida*, où, par la vertu d'une ceinture magique, Junon fit illusion au maître du tonnerre. On y voyoit des ruisseaux dont le doux murmure invitoit au sommeil, comme les ondes de ceux qui serpentent autour du *Tibur* ; des bosquets semblables à ceux où *Albunée* cachée dans les myrthes, répondoit aux chants qu'*Horace* faisoit entendre ; des fleurs, qui par le parfum & l'éclat ne le cé-

doient en rien à celles qui autrefois exhaloient leurs richesses odoriférantes sur les côteaux du mont Hymète. L'on voyoit enfin tout ce qui portoit aux plaisirs dans les campagnes d'Amathonte, lorsqu'environnés des jeux & des ris Vénus & Adonis sommeilloient sur des roses.

LE mécontent se réveille, voit, sent, & s'étonne. Il se trouve sur un lit de violettes au-dessus duquel un feuillage entrelassé forme une voûte charmante. Un air rafraichissant carresse ses joues, & lui apporte les plus douces odeurs.

DANS l'enthousiasme que lui cause une métamorphose si subite; il traverse d'un pas rapide des champs de myrthes & de grenadiers. Ici le tendre ananas, là le lotos séduisant appellent sa main & ses yeux, qui ne sçavent sur quel objet s'arrêter. Cependant son oreille est flattée par les concerts amoureux des oiseaux. Quel fut le ravissement de *Zohar* ! C'est ainsi, qu'après des erreurs longues & périlleuses, le voyageur est agréablement surpris, quand les isles de Canarie s'of-

frent inopinément à sa vue, qu'il voit de loin la pompe éclatante de leurs collines, & qu'un vent de terre lui apporte l'odeur aromatique des forêts, mêlée avec les sons harmonieux des hôtes des bois. *Zohar* doute quelque tems de la réalité de ce qui s'offre à lui. Tantôt il ne fait qu'écouter: tantôt moins touché des accords qui frappent son oreille, il promène ses yeux sur un côté chargé de raisins, & reste enfin plongé dans une extase d'admiration. *Zohar* erroit encore d'un pas incertain dans ce monde nouvellement créé pour lui, lorsqu'il découvre sept Nymphes, qui fixent tous ses regards. Elles marchent comme les Graces, lorsque sur les bords du Pénée, la ceinture détachée, se tenant par les mains, elles dansent au-devant du *Vénus* & du Printems. Leurs membres délicats ne respiroient que volupté. Dès que *Zohar* les apperçoit, les charmes de la contrée disparaissent à ses yeux. Les Nymphes l'ont vû, & se couvrant des apparences de la pudeur, ont fui dans des bosquets plus sombres, sûres d'y être suivies. Il ne lui restoit plus de désir

importun ; ses sens étoient flattés par tout ce que la fantaisie pouvoit imaginer de délicieux. Plus riant que Tempé & que les jardins d'Alcinoüs , le séjour qu'il habite lui présente le plaisir sous mille formes. Plus fortuné que le fils de Priam , ses transports ne sont pas bornés à jouir d'une seule Hélène ; d'une seule image vivante de Vénus. Sept beautés , ornées de toutes les graces de la jeunesse , l'attirent par des charmes différens , & il n'a point à redouter l'ennui de l'uniformité.

HUIT jours s'étoient cependant à peine écoulés dans son rêve, que les minutes commençoient à lui paroître plus longues. De nouveaux souhaits , plus impétueux que ceux qui les avoient précédés , viennent troubler *Zohar* au milieu de ses plaisirs tumultueux. Il s'arracha des bras des Nymphes , & s'enfonça dans un sombre bosquet pour se plaindre ainsi à la solitude qui l'environnoit : Cœur égaré, quand se répandra sur toi un jour serein ? Quand se calmeront ces penchans fougueux, qui , semblables à des ouragans terribles ,

t'entraînent de tourbillons en tourbillons ? Il n'est donc point pour toi de volupté pure, & l'ennui se mêlera toujours avec les jeux & les ris ? A quel plaisir puis-je m'attendre, lorsque le dégoût vient me saisir jusques dans les bras du plaisir même ? L'empire de la volupté m'est ouvert, & mon cœur n'en est pas plus satisfait. Il ne me reste donc plus rien à désirer ! Cœur malheureux, ennemi de ton propre repos, abîme de désirs insatiables ! je t'abhorre. Mais quoi ! quelle frénésie me soulève contre moi-même ! Est-ce donc la faute de mon cœur, lorsque les désirs trop élevés ne se renferment point dans les bornes des objets qui flattent le corps ? Mes sens trop foibles succombent à des impressions accumulées. Mon sentiment est confondu par tant d'objets également attrayans. Un éclat trop vif éblouit mes yeux ; mes oreilles sont fatiguées par une harmonie continuelle, & l'affouissement même de mes souhaits enfante de nouveaux désirs. Quelle honte pour moi, si, noyé dans des plaisirs grossiers, & sans réfléchir jamais, je passe une

vie animale dans une espèce de fonge perpétuel ? Jusqu'ici j'ai méconnu la grandeur de mon ame , qui s'élevant sur les aîles de désirs plus nobles , s'efforce à fortir d'une basse volupté , pour marcher sur les pas des héros , & pour monter au sommet de la gloire par des routes interdites à la mollesse. Non, mon cœur ne se renfermera point dans un vallon couronné de myrthes, dans un coin de la terre ignoré des humains. Le désir qui me porte à l'honneur & à la puissance me répond du succès de mes entreprises , & le courage enflammé , qui me promet les grandeurs les plus brillantes , ne doit plus languir dans les bras d'un sexe séducteur. Ah , si *Firnaz* m'écoutoit, & qu'il m'exauçât encore cette fois ! Ce n'est qu'à présent que je sens un penchant digne de ses soins & de moi. Je reconnois enfin toute l'étendue de mes premières erreurs. Me restera-t-il quelque chose à souhaiter , quand je verrai mon pays aussi illimité que mes désirs , & que ma puissance fera la terreur de mes peuples ? Qu'il est doux de s'envisager soi-même comme le maître des hom-

mes, comme le Dieu de la terre, comme l'arbitre du destin, de décider d'un regard inflexible le sort des Provinces soumises, de lancer d'une main la foudre, & de répandre de l'autre les bienfaits! Ah, que n'ai-je déjà ce bonheur!

Il parloit encore, lorsqu'un bras invincible le saisit, & le fit rapidement traverser les airs. Il vit à ses pieds s'étendre un pays sans bornes, entrecoupé de forêts de cédres dont les sommets touchoient aux nues. Des fleuves, semblables à des mers, se précipitant avec bruit du haut des montagnes, & se partageant en une infinité de canaux, parcouraient des plaines semées de palmiers. *Zohar* fut frappé de l'éclat des villes superbes qui s'offroient à sa vue, & dont les toits dorés regardoient avec majesté les plaines fertiles dont elles étoient environnées. Tout ce que tu vois est à toi, lui dit enfin le Génie invisible; & aussi-tôt *Zohar* mesura d'un regard avide les vastes contrées dont il alloit être possesseur. Le cœur lui tressailloit de joye, lorsqu'après un vol rapide *Firnaz* le fit des-

cendre sur la terre. *Zohar* se trouva tout-à-coup au milieu d'une assemblée brillante & respectable de héros & de vieillards, qui le proclamèrent leur chef avant qu'il eût pu revenir de son étonnement. Il voit dans un instant tout un peuple se prosterner à ses pieds. On entoure son front d'un diadème, & le son argenté de la trompette, annonçant son élection dans les rues revêtues de marbre, se mêle aux acclamations de ses nouveaux sujets. Un chœur de vieillards vénérables conduit le nouveau Prince dans un palais somptueux. Il y est suivi d'une troupe de guerriers, qui se divise en deux corps redoutables devant la demeure de leur maître. Leurs armes brillent d'un éclat effrayant. La soif du carnage étincelle dans leurs yeux, & ils semblent ne respirer que les combats. La foule des peuples soumis se rend de toutes parts dans la ville, pour baiser les degrés du trône, tandis que des chameaux innombrables apportent en présent au nouveau Roi les richesses de ses provinces, l'or des îles, & les aromates de l'Arabie.

LES oreilles de *Zohar* sont charmées du son guerrier de la trompette qui l'appelle au champ de bataille , & du hennissement des chevaux. Il se met enfin en campagne. Il attaque ses voisins , & les défait. Quel charme n'a point pour lui le contraste affreux que forment les chants de triomphe & les voix expirantes de ceux auxquels sa fureur arrache une vie innocente ! Fier de ses succès , le nouveau conquérant vole dans un pays plus éloigné pour l'inonder encore de sang. Courant de victoire en victoire , de conquête en conquête , la fureur de vaincre lui fait franchir toutes les bornes. Déjà tous les États voisins étoient tributaires , les provinces ravagées , les forêts détruites par le feu ; mais l'ambition de *Zohar* n'est pas satisfaite. Quel tourment ne lui fait pas éprouver l'idée humiliante qu'il existe des peuples auxquels il n'a pas encore fait sentir le poids de ses armes victorieuses ! Il forme le premier le souhait répété long-tems après lui par un héros qui ravit l'empire & la vie au meilleur des Princes ; & il se plaint de ce que le

Ciel n'a point construit un pont par où il puisse aller effrayer d'autres mondes du bruit de ses armes. Parmi des milliers d'esclaves assez vils pour le diviniser, il se trouva quelques sages, qui, pleins d'une généreuse hardiesse, lui rappellèrent les devoirs de l'humanité, en lui montrant le modèle des Princes dans la Divinité, qui n'est toute-puissante que pour faire du bien. *Zohar* ne les écouta point; & comment la Sagesse se feroit-elle écouter de celui dont les oreilles sont fermées à la voix des larmes & du sang de l'innocence? Mais la chute du héros approchoit. Une nation puissante, qui depuis des siècles jouissoit au sein du repos des avantages de la liberté, excita son ambition. L'union & l'amour de la patrie & de la liberté en firent un peuple de héros. Le jeune homme & le vieillard prennent indistinctement les armes; les femmes mêmes enferment leur sein dans des cuirasses brillantes; la justice de la cause & le courage, enfans de la liberté, animent tous les cœurs, & donnent des forces aux bras les plus foibles. Tous se jettent sur l'ennemi avec

une valeur à laquelle il ne peut résister. Chaque coup est mortel. Les barbares tombent, & ceux qui échappent au trépas sont dispersés dans des déserts inconnus & de sombres forêts. Le héros qui s'étoit soustrait avec peine à la juste fureur des ennemis, fort enfin de sa longue ivresse pour sentir qu'il est homme. Il erre long-tems par des chemins écartés ; ses jambes, quoiqu'excitées par la terreur, traînent à peine son corps accablé de fatigues. Au bout d'une longue course il se voit seul au milieu d'une plaine entourée de hautes montagnes : l'aspect riant & tranquille du lieu l'invite au repos. Il s'assied sur le bord d'une source dont les eaux tomboient sans violence du haut d'une colline. La solitude & les caprices du sort conduisirent Zohar à des réflexions sérieuses.

Il se tint à lui-même ce discours, entre-coupé de soupirs : Ah ! Zohar, que tes espérances t'ont abusé ! Que sont devenus ces songes de grandeur, qui te présentoient à tes yeux comme le maître du sort & le Dieu de la terre ? Renversé de ton trône par un coup de

destin , plus redoutable que ta puissance , tu te vois abandonné , & obligé de fuir une mort prochaine & la vengeance irritée. Malheureux , que tu t'es trompé toi-même ! Dans quel abîme t'a plongé ta propre folie ! Dieu cruel , ne vis-tu point que je désirois mon propre malheur ? Pourquoi m'écoutes-tu , lorsque sans le sçavoir , je te demandai ma mort ? Ah , que le sort de l'homme est misérable ! Trompeuse raison , que nous nous passerions facilement , ainsi que les animaux plus heureux que nous , des vaines prérogatives que tu nous donnes ! C'est toi qui fais éclorre tous les maux de l'humanité. Ébloui par ta fausse lumière , enivré par les grandeurs que tu promets , l'homme s' imagine qu'il est un Dieu ; mais un coup soudain le précipite de ses cieus chimériques , beaucoup plus bas que les animaux de la terre. Les folles espérances que tu lui inspires , le relèvent. Sans sçavoir où il va , sans s'arrêter , il parcourt un labyrinthe de désirs plus insensés les uns que les autres. S'échauffant sans cesse davantage , il devient toujours

176. Pièces pour servir de suite.

plus infatiable , toujours plus mécontent.
Hôtes légers d'une forêt libre , que vous êtes
heureux ! Sans passions qui troublent votre
repos , vous vivez dans une joye continuelle,
tandis que l'orgueil fait de l'homme son pro-
pre bourreau. La Nature vous offre en abon-
dance de quoi vous contenter , vous qui dé-
sirez si peu ; c'est l'air le plus pur que vous
respirez. Le Printems vous rit, vous chantez
l'amour ; & libres de ce feu impétueux qui
rend votre volupté même plus odieuse que
les plus vives souffrances , vous jouissez de
toutes ses douceurs.

EN parlant ainsi, il apperçoit un papillon,
enfant du Printems , dont les couleurs bril-
loient sur ses ailes légères ; il le voit avec
une inconstance tranquille & enjouée volti-
ger du narcisse à la rose , & d'un arbrisseau
à un autre plus fleuri. O *Firnaz* , s'écria *Zo-
har* , deux fois tu fus trop facile pour m'ac-
corder ce qui doit faire mon infortune ;
écoutes-moi , maintenant que je souhaite en-
fin ce qui doit faire mon bonheur.

• JE suis réduit à porter envie à cet insecte
méprisé.

méprisé. La volupté, qui m'a fans ceſſe entraîné dans des tourbillons affreux, qu'est-elle auprès de la joye innocente, qu'éprouve cette chenille aux aîles légères ? Je préfère à la peine d'être le maître du monde, & mon propre eſclave, le plaisir de régner sur les fleurs. Change-moi en papillon. Le mécontent, incertain s'il feroit exaucé, parloit encore, lorsqu'il sentit ſa voix s'éteindre. Son corps qui diſparoît, se rappetiſſe & prend la forme d'un ver ; ses bras se changent en antennes ; un plumage ſemé de fleurs sort de son cou, & quatre aîles font, en s'agitant avec légéreté, voler en l'air la pouſſière blanche qui les couvre. L'ame de *Zohar*, revenue du court ſommeil, se trouve avec étonnement reſſerrée dans un cercle plus étroit, ses deſirs plus bornés ont plus de douceur, & ne l'emportent point au-delà de ſa ſphère. Le nouveau papillon eſſaye enfin ses aîles, retombe ſoudain, se relève de nouveau, & ne se ſoutient qu'en tremblant dans l'air, auquel il n'est point accoutumé. Déjà il ſent l'attrait des douces exhalaïſons des

M

plantes, dont les petits tourbillons s'arrêtent agréablement dans ses tendres antennes. Il folâtre parmi les fleurs, & déclare à toutes son amour. Il voltigeoit encore, & se plaisoit dans son nouvel état, lorsqu'un redoutable ennemi des insectes, la noire Corneille, s'abatit cruellement sur lui, pour en faire la nourriture de ses petits.

LA crainte de la mort éveilla *Zohar* de son ivresse. Frappé vivement de son rêve, il regarde autour de lui, il se touche & cherche ses ailes. Enfin il apperçoit, qu'une illusion vient de l'abuser. Il se trouve à côté de *Thirza*, qui étendue négligemment sur son lit, & jouissant du repos tranquille du matin, étoit éclairée par les premiers rayons de l'aurore. *Zohar* réfléchit sur le songe qu'il vient de faire, & s'étonne d'y voir clairement développés les désirs qui l'avoient agité si souvent, quoiqu'il les eût sentis avec plus de désordre & de confusion. Oui, s'écria-t-il enfin, c'est un Esprit bienfaisant, peut-être *Firnaz* lui-même, qui vient de me procurer ce songe utile. Immortel ! si tu as le dessein

de m'instruire, ton espérance ne sera point trompée. Tes soins ont opéré par une illusion salutaire un changement dans mon ame, qui ne s'y fût point fait en veillant, lorsque le corps qui l'enferme a plus d'empire sur elle. C'est à présent que je suis convaincu que jusqu'à ce moment ma vie n'a été que le songe d'une ame bercée par l'erreur, & lâchement soumise à la tyrannie des sens. Quels nouveaux desirs ! Quelles pensées divines ! pensées inconnues autrefois à mon ame, & plus nobles que celles qui m'ont porté à souhaiter des Empires. Que les grandeurs de cette terre obscure sont petites à mes yeux ! De quels prix sont ces biens, & les plaisirs des sens, qui ne peuvent pas satisfaire notre corps ? Mais pourquoi, pensées célestes, ne vous ai-je jamais éprouvées ? Est-ce *Firnaz* qui me parle, ou bien est-ce toi, mon ame, qui, guérie d'un vertige insensé, recommencés à te sentir, & te reconnois à peine toi-même ? Mon être est sans doute élevé au-dessus de la matière.

LES Astres sont ma patrie, & les cieux

M ij

mon élément. C'est-là où je fus , avant qu'un fort inconnu me précipitât sur la terre. La volupté du corps & la chimère insensée de la gloire qui s'abbeuve de sang humain , obscurcissent de nuages épais la sombre atmosphère où je désappris à penser , comme il convient à un être spirituel. Mais à présent une clarté brillante perce l'obscurité , & la raison répand sur moi ses instructions lumineuses. Quel bonheur ! Cette voix intelligible dans le tumulte des passions , la voix des désirs éthérés , qui me portent aux plaisirs les plus purs des Esprits , se fait enfin entendre. O sagesse , verse ta lumière harmonieuse sur mes désirs , qui tendent au repos & à la joye , dont tu donnes seule la jouissance , & que tu rends seule durables & dignes de la divinité de notre ame : tu m'apprends à trouver partout des plaisirs ; tu me réconcilies avec la nature , & tu détruis en moi les plaintes criminelles , filles de la folie. Je vois , belle nature , se dissiper les brouillards qui enveloppoient autrefois tes charmes admirables. C'est avec une volupté parfaite , que je retourne

dans tes bras, chère *Thirza*, dont la belle âme réunit les beautés variées de la nature, qui se peignent sur ton corps comme dans un miroir fidèle. C'est dans tes bras que je jouirai de la vie; c'est sur ta bouche que je cueillerai les leçons que la vertu te donna; c'est dans tes yeux que j'allumerai ce feu qui donnera de la vigueur à mes résolutions, & qui animera sans cesse ma vertu. Je ne souhaiterois plus rien. S'il y a encore en moi quelques rejettons de mon ancienne erreur, qu'ils périssent! car ce sont eux qui y ont fait naître le dégoût, dont l'effet est de réduire l'homme à porter envie aux animaux. Enseigne-moi, ô Sagesse éternelle, à trouver en moi même un monde qui fuffise à mes désirs. L'être immortel qui règne en moi, qui ne vit, qui ne sent, que lorsqu'il sçait s'affranchir des liens du corps, qu'a-t-il de commun avec la sombre matière? Que sont pour lui des chaînes de montagnes, des plaines immenses, des trônes d'or, des aromates précieux, & des corps qui ébranlent agréablement les fibres? Combien de tems la matière

peut-elle fixer nos souhaits ? Combien de tems
sait-elle tromper l'envie du changement qui
nous entraîne, si notre ame ne se dégage de la
fange aussi-tôt qu'elle y est précipitée, & ne
s'élève point avec empressement à des régions
pures & libres ? Etre immortel, enfant des
Dieux, élance-toi dans ces régions fortunées.
L'Éternité te réserve ce que ton cœur cher-
che en vain dans l'inconstance des choses qui
composent ce monde, & qui, semblables aux
figures formées dans les nuages, ne sont que
des ombres sous l'apparence de la réalité.
Familiier avec la sagesse céleste, la mort qui
moissonne les autres au milieu des égaremens
de leurs rêves, te trouvera éveillé. Content
de ton sort, tu la recevras en riant, & la porte
qu'elle t'ouvrira va te conduire dans la sphère
des êtres réels. Là, tu seras étonné qu'il y
ait des hommes enivrés de chimères, qui s'i-
maginent vivre en maudissant la mort.



V.

FRAGMENT D'UNE HYMNE SUR
DIEU.

DANS ce silence religieux quelle pensée t'élève, ô mon ame, & te faitit ? Quels accens secrets (semblables aux premiers desirs, qui s'élèvent dans le sein d'une innocente beauté) quelle douce voix, vient m'appeler dans le langage des esprits ? Cet ange, qui souvent m'instruit en songe, vient-il m'éveiller à la contemplation d'une scène nouvelle ? Ou seroit-ce lui-même, le but de tous mes desirs, le pere des esprits, mon Créateur ! qui m'inviteroit à lui ? Je veux suivre cette voix, qui m'ordonne de le chercher ; Lui, qui n'a point de nom, que je ne connois que par le sentiment encore, & dont ma pensée la plus hardie n'ose se faire une idée, mais vers lequel souvent mes sentimens sont entraînés avec transport, lorsque, dans une contemplation tranquille, je m'occupe de mon propre être,

M iv

MAIS, où est sa demeure? où trouver ce lui qui peut seul remplir les souhaits infinis de mon ame? La Nature me conduira-t-elle à lui? La brillante Aurore l'a-t-elle vû? Un rayon immortel d'un divin regard a-t-il resté imprimé sur son front couronné de roses? Non, ces débris de la création, ce séjour de mortalité n'est pas digne de lui. Ce sont ici les frontières du chaos, où la voix du Créateur se perdit dans la matière brute; & si cette Terre, s'éveillant dans les bras de l'Aurore, peut plaire à des yeux formés de la poussière, elle ne peut point contenter les regards de l'ame enflammée par les avant-gouts de beautés immortelles. Prends ton essor, ô mon ame; & demande aux astres, où est le siège de CELUI dont le souffle règle leur mouvement. Déjà, loin au-dessus de la Terre, qui s'échappe à ma vue, le Soleil déploie devant moi ses portes de orystal. Arrêtez-vous ici, ma pensée; considérons ces espaces qui s'ouvrent au-dessus de nous. Des Cieux, entourés d'autres Cieux, & tous remplis des traces de ses pas & des chef-d'œuvres

de ses mains. Ce divin spectacle me donne de nouvelles forces, pour élever mon vol hardi dans la carrière des esprits immortels. Sans doute tant de lumière ne peut être qu'un reflet immédiat de la gloire de Dieu. Je vous salue, sphères brillantes, qui entourez son sanctuaire, pour dérober aux mondes inférieurs la vue de son trône éclatant; mais qui n'empêchez pas les esprits bienheureux de voir au travers de ce voile léger la face de DIEU, qui donne la vie. Et moi aussi, immortel comme eux, caché dans vos rayons, je pourrai de loin, avec des yeux immortels la contempler & vivre! Fuyez, soleils, & vous mondes éthériens: que votre attrait ne ralentisse point mon vol sublime. Pourtant votre vue a arrêté des Anges. Tout chez vous est animé d'un nouveau degré de vie, & pourvû de forces spirituelles, dont l'action réunie produit des merveilles célestes. Parés pour l'éternité, vous êtes peuplés par des Esprits, qui pendant des vies plus longues que la durée des soleils, se nourrissent dans votre séjour de délices inexprimables. Mais

vous n'êtes que des ombres de la DIVINITÉ. Et ce titre est sans doute encore trop flatteur pour vous ; il fait sans doute la gloire de quelques cieux plus sublimes.

D'UN vol plus rapide que la suite brillante d'un astre, & qu'un rayon du soleil ne sçauroit atteindre après des suites de siècles, je me vois transporté dans de nouvelles scènes, où des révélations magnifiques se développent autour de moi. Mon imagination épuisée se repose, & ne peut voir sans frissonner ces espaces immensurables qui s'ouvrent sans cesse les uns au-dessus des autres. Toute l'étendue de l'éther, dans une perspective immense, brille de mondes séraphiques. D'en parcourir toutes les sphères seroit l'ouvrage d'une éternité. Trésors de la toute-puissance, c'est ainsi qu'on les nomme dans le ciel, en attendant que les merveilles de la mystérieuse éternité se dévoilent, & que de nouvelles scènes rayonnantes de la gloire de Dieu effacent le souvenir des premières.

ENCORE tu ne trouves pas ici, ô mon ame, l'objet de tes ardentés recherches !

Tant de cieux surmontés ne servent qu'à enflammer de plus en plus mes désirs ; mais sans doute je tiens encore à l'extrémité des espaces créés. O TOI, qui as créé tout ceci , ne me fera-t-il pas permis d'atteindre jusqu'à ta hauteur ! Je prenois les cieux pour les magnifiques routes préparées aux esprits , & les soleils pour des marches d'or qui conduiroient jusqu'auprès de ton trône. Déjà j'ai vu passer des mondes innombrables ; & mon ame impatiente, a, sur les ailes rapides d'un Séraphin, traversé des étendues imméfurables. Égaré par une espérance présomptueuse dans des labyrinthes immenses, je cherche celui dont peut-être aucune créature n'ose approcher.

MAIS quels accords ravissans, intelligibles aux seuls esprits, de ces firmamens sublimes se répandent dans l'éther ! Une nouvelle espérance m'élève, m'inspire ! ô puissé-je, harmonie céleste, te suivre jusqu'auprès de Lui ! O globes saints, qui, semblables à des Dieux, marchez au milieu des cieux étonnés ! dans quelle place, dites-moi, écoute-t-il vos concerts ? des concerts dignes d'é-

tré écoutés par l'Être suprême ! Charmé par vos ravissantes mélodies , je verrois ici passer des siècles comme de rapides instans. Mais un désir plus noble m'appelle à m'élever jusqu'à celui que vous célébrez.

Avec des forces redoublées je pressai mon vol ; & un spectacle étonnant se découvrit à ma vue. Au-dessus du dernier rang de ces globes harmonieux j'atteignis le contour extrême , le moteur de l'Univers ; qui , comme une ceinture immense , embrasse les cieux & les mondes ; transparent , radieux , formé d'un éther pur & condensé , au-travers duquel les soleils qu'il entoure , lancent leur lumière dans l'espace infini. Ici , je l'ai vû ; du haut de son trône éthérien la NATURE dicte des loix aux êtres qui lui sont soumis. De sa gauche elle meut aisément tout ce cercle immense ; & dans sa droite elle pèse l'équilibre des soleils & de leurs planètes. Belle au-dessus de nos idées matérielles , elle porte sur son front immortel l'empreinte des traits divins. Son souffle créateur allume les foyers des flambeaux célestes , & un de ses regards fait fleu-

rir la surface de nos terres. Des légions d'An-
ges innombrables attendent avec admira-
tion les ordres de la D É E S S E pour les por-
ter dans l'univers ; pour conduire les hom-
mes vertueux , ou pour régler le cours ma-
jestueux des astres. Obéissante à la volonté
du DIEU SUPREME , elle attache ses regards
sur l'univers soumis à son sceptre ; & prête
son oreille attentive aux concerts célestes
des sphères harmonieuses. Long-tems , fixé
dans la contemplation de ses attraits , je de-
meurerai immobile en sa présence.

MAIS enfin revenu de mon ivresse , je ne
suis pas venu , me dis-je à moi-même , pour
m'arrêter dans les bornes de la création. Toi-
même , ô déesse Nature ! tu ne réponds pas à
la grandeur de mon but. Celui que je cherche
pourroit d'un souffle léger t'anéantir ; & sou-
vent son tonnerre redoutable t'impose silence.
Fais donc de nouveaux efforts , ô mon ame ;
excitée par le sentiment de ton origine , rien
ne doit te satisfaire que la vue de la Divinité
même. Et qu'est-ce qui peut arrêter les Es-
prits ? La distance où porteroit la lumière de

la plus brillante étoile, comptée mille fois ; ne mesurerait pas l'étendue que je franchis ; toujours conduit par la clarté de cette zone crystalline ; mais enfin la lumière mourante s'éteignit dans les ombres de la plus profonde nuit. Couvert des horreurs de la mort, un abîme impénétrable se présentoit devant moi. Je frémis au bord du précipice. Je me rappelai de mon saisissement ; en me disant à moi-même :

» J'AURAI donc enfin atteint au terme de
 » ma longue carrière. C'est ici, sans doute,
 » qu'au-dessus du monde visible DIEU a fixé
 » son séjour. C'est ici cette nuit sainte, qui,
 » comme un voile mystérieux, couvre le
 » trône de L'ÉTERNEL. Ose, ma pensée,
 » te hasarder dans ces profondeurs ; & ne
 » crains point les dangers dont le prix fera
 » la vue de l'Éternel. »

ENFLAMMÉ par la plus sublime espérance, j'osai m'abandonner à ces noirs abîmes, j'errai long-tems dans ces déserts ténébreux ; & déjà le foible rayon d'espérance, qui me guidoit au milieu des ombres de la mort, alloit

s'éteindre, quand de loin je vis s'ouvrir au-devant de moi une source brillante d'une douce clarté. Transporté de joye, je vois les saintes demeures ; l'empirée, le monde des esprits, se découvre, que dis-je ! se révèle à ma pensée. Inaccessible à des yeux mortels, & même aux regards glorifiés d'un Ange éthérien ; il n'est point dans le langage des cieux un nom digne de ce monde spirituel ; aucun rapport, aucune image dans toute la nature, qui puisse le retracer. Habité par des Dieux créés, (ce nom seul approche de la dignité de leur essence,) il brille des premiers rayons de la Divinité. Monde éternel, immortel, peuple d'esprits purs, & nés pour jouir de la vue de l'Être suprême : avant que ces soleils furent allumés, & avant que les anges, qui président sur eux, entonnant leurs harpes, des louanges de l'Être infini, firent retentir les tranquiles plaines des cieux, déjà ces contemplateurs de Dieu, avoient vû des siècles sans nombre fuir comme des instans. Les yeux attachés sur ses regards paternels, ils vivent, & jouissent en plein de ces éter-

nités, que des esprits d'un ordre inférieur n'emploient qu'à leur développement successif.

TANDIS que mon ame ravie jouissoit de la plus douce ivresse, un de ces êtres divins vint au-devant de moi, sous une forme qui me permettoit de le voir. Les traits dont il s'étoit couvert pour se rendre visible, surpassoient les attraits de la nature, & ses pas produisoient une harmonie supérieure aux concerts des sphères célestes. Saisi d'admiration à son approche, je m'abandonnai tout entier à une adoration muette, lorsque m'adressant la parole pour me tirer de mon erreur :

» AINSI que toi, je ne suis qu'une créa-
 » ture, me dit-il. Je t'ai vû quitter la terre,
 » & d'un vol impatient traverser les cieux.
 » Vainement dans l'espace des mondes cher-
 » ches-tu l'infini. Présent également en tout
 » lieu, un monde n'est pas plus voisin de lui
 » qu'un autre. Tu n'es pas digne encore d'é-
 » lever sur lui tes regards. Toutes ces sphè-
 » res & tous ces cieux ne font que des om-
 » bres de ses pensées ; des images destinées
 » à nous

» à nous initier par degrés aux mystères de
» l'éternité. Tout cet univers , immense à
» tes yeux , n'est pour nos regards accou-
» tumés à la vue du Créateur même , qu'un
» brillant nuage. Dans un profond éloigne-
» ment tu le vois tourner sous tes pieds : re-
» garde , & cesse d'admirer la grandeur des
» mondes matériels. »

Je baissai mes regards ; & , quel spectacle !
je vis ce vaste univers , entouré de son voile
cristallin , au travers duquel toutes ces sphè-
res brilloient dans leur marche variée , tel que
paroît aux habitans de la terre la Lune ar-
gentée dans son plein lustre.

» Ces sphères , poursuivit le génie immor-
» tel , quoique si petites , sont assez grandes
» & assez magnifiques pour occuper ton ame
» pendant une longue suite de siècles. Mais ,
» comme elles ont eu leur origine , elles au-
» ront leur terme aussi. Cette pompeuse créa-
» tion , si digne en apparence de l'immorta-
» lité , s'évanouira dans le néant , & tous les
» esprits , devenus dignes d'approcher de
» Dieu , jouiront avec nous d'une égale fé-

N

194 *Pièces pour servir de suite; &c.*

» licité. Maintenant retourne sur tes pas ; &c.
» si tu veux voir l'Éternel de plus près qu'il
» ne se découvre dans la création, il faut le
» chercher en toi-même. Ne prends pas les
» cieus pour tes guides ; l'Amour pourra
» mieux te conduire à lui, par le sentier de
» la sagesse. »

J'OBÉIS ; & les yeux couverts je me hâte à
revenir du haut des régions révélées. Je vous
revois, ô Soleil, pere des saisons, & vous,
Aurore, qui des nuages rafraîchissans versez
la rosée ; recevez-moi sous vos ailes, & que
mes yeux, fatigués du spectacle céleste, se
reposent dans votre douce clarté (a).

(a) Dans la comparaison de cette traduction avec l'original on trouvera beaucoup de différence de l'un à l'autre : cette différence est fondée sur des corrections fournies en manuscrit par l'Auteur même.




P I E C E S
C O N T E N U E S
D A N S C E V O L U M E .

IV. Morceaux de M. HALLER.

1. *Sur la guérison apparente de Mariane.*

Pag. 3

2. *Sur la mort de Mariane.* 6

3. *Sur la mort de sa seconde Femme.* 9

4. *Sur le mariage de S. E. STEIGUER.* 14

*Vers adressés à M. HALLER par Madame
DU BOCCAGE.* 19

Traduction en vers, de la Doris. 21

*Traduction en vers, du fragment sur l'Éter-
nité.* 29

Trois Epitres de M. HAGUEDORN.

1. *Sur le Bonheur.* 34

2. *Sur l'Amitié.* 52

3. *A un Ami.* 76

IV. Contes attribués à M. VIELAND.

1. <i>Balfore.</i>	94
2. <i>Zémin & Gulhindi.</i>	115
3. <i>La Vertu malheureuse.</i>	142
4. <i>Firnaz & Zohar.</i>	158
<i>Fragment d'une Hymne, sur Dieu; par M. VIELAND.</i>	183





